Dossier CRAS – septembre 2020

Jean Bilski (1954 - 1976)

Le 14 mai 1976, Paris, boulevard des Italiens, le camarade, le compagnon Jean Bilski abat Jacques Chaîne PDG du Crédit Lyonnais. Bilski s'agenouille et se suicide en retournant son arme contre lui.

Sommaire :

Page 1 - Photos du 14 mai 1976

Pages 2 à 5 - Articles des journaux *Libération, France-soir* du 15 au 17 mai 1976.

Pages 6 à 12 - Un entretien de Bilski enregistré en 1975 est publié le 19 et 20 mai par le journal *Libération.*

Page 13 - L'éditorial du journal *Révolution* du 21 mai 1976. Organe de l'Organisation Communiste Révolution de tendance Marxiste autoritaire.

Pages 14 à 15 - *Les anarchistes et la violence.* Article parue dans le n°11 du mensuel libertaire *Information Rassemblées à Lyon (IRL)* du mois de juin 1976.

Pages 16 et 17 - *L'honneur perdu de Jean Bilski.* Tract reproduit dans le n°18 du mensuel conseilliste *Union ouvrière pour l'abolition de l'esclavage salarié !* du 15 juin au 15 juillet 1976.

Pages 18 et 19 - L'entretien de Jean Bilski paru dans *Libération* sera publié par Arthur (Christian Marchadier décédé en 2014) dans les deux fascicules (sans date) *Jean Bilski - Le travail mène à tout à condition d'en sortir* – Petite bibliothèque en mal d'évasion, 1er série, Volume IV et volume V – Brochures format 10,5x15.

Pages 20 et 21 - Deux lettres de Jean Bilski de janvier et mars 1974. Courriers qu'il adressait à un infirmier avec lequel il avait symphatisé lors de son séjour dans un sanatorium.

Devant le siège du Crédit Lyonnais, quelques instants après les coups de feu (D.R.)

Jean Bilsky à terre - 14 mai 1976

Jacques Chaîne PDG du Crédit lyonnais - 14 mai 1976

L'assassinat du PDG du Crédit Lyonnais

15/5/76

Monsieur Jacques Chaine.

Mensonge à la Une

Vendredi matin à 9 H 35, un jeune homme se précipitait sur M. Chaine PDG du Crédit Lyonnais, et tire à trois reprises sur lui. Le PDG mourra quelques minutes après. Son meurtrier s'écarte contourne la voiture, se met à genoux et se suicide d'une balle dans la tempe.

La pesonnalité du PDG, qui dirige l'une des plus grandes banques françaises, mobilise tous les médias. Hypothèse de départ : il pourrait s'agir d'un attentat politique.

Le métier d'informer est un métier difficile.

D'autant plus difficile que des gens le font salement. Avec la bassesse des gens qui s'en lavent les mains, qui échappent à toutes implications, ou du moins qui le croient et qui se retrouvent pianoter sur un air composé par d'autres. C'est ce qui est arrivé à trois journalistes de *France-Soir* et à leurs supérieurs. Sans aucun élément de preuve, ils décident de tirer en manchette de leur toute dernière édition : *« Un jeune anarchiste abat le PDG du crédit lyonnais »*. Sous titre : *« Jean Bilski (22 ans) fiché par la police appartenait au FRAP »* . Sous cette titraille la photo d'une femme effondrée, devant le corps agonisant du PDG.

Les versions ultérieures n'y feront rien, les démentis n'auront aucune incidence, l'image s'imprimera définitivement quelque part dans la mémoire de plusieurs centaines de milliers de gens.

Ces trois journalistes sont de mauvais journalistes. Ils devraient savoir que le FRAP est un front espagnol de résistance antifaciste composé de militants d'organisations marxistes léninistes. Nous sommes loin des anarchistes. A moins que *« l'anarchiste »* du titre ne signifie tout homme qui tire sur un autre. Auquel cas tout braqueur va devenir rapidement un anarchiste.

Suite page 3 Lire nos informations page 5

Libération

Mensonge à la Une

Suite de la page 1 15/5/76

Deuxième élément : sur quoi se fonde l'information selon laquelle Jean Bilski est un anarchiste ? Une information des renseignements généraux diffusée à la presse. Or personne ne connaît Jean Bilski. Si les journalistes de France Soir avaient pris la peine d'interroger ses familiers à Auch, ils se seraient aperçus que les policiers de cette ville n'ont aucun élément permettant de dire qu'il s'agit d'un anarchiste.

Pire une enquête parmi les employés du siège de la banque de M. Chaine leur aurait révélé que pour ceux-ci, il s'agit vraisemblablement d'une affaire de mœurs à caractère privée. C'était au moins une hypothèse valable, une piste à creuser.

Alors que signifie la volonté, ou le réflexe devenu spontané de gonfler un fait divers en terrorisme politique à l'heure où Poniatowski essaie de persuader les français qu'ils sont en danger et que toutes idées un peu radicales sont des idées anarchistes qui servent de bouillon de culture à la criminalité.

Il s'agit d'une pure et simple excitation au terrorisme, d'une manipulation de l'opinion qui n'a rien à voir avec le journalisme. A confondre le journalisme avec les organismes de propagande, on nuit à l'ensemble d'une profession, qui est déjà suffisamment « soumise » économiquement pour qu'elle ne devienne pas tout simplement une officine de la préfecture de police.

L'Allemagne est à l'honneur en France. Le président l'a dit. N'oublions pas toutefois que le phénomène Baader Meinhof est aussi le produit d'une société dominée manipulée mentalement par la presse Springer.

S. J.

A Paris vendredi matin 15/5/76 Libération.

L'ASSASSINAT DU PDG DU CRÉDIT LYONNAIS

Attentat ou affaire privée ?

Jacques Chaine, PDG du crédit lyonnais, a été assassiné hier matin alors qu'il sortait de sa voiture, par un jeune homme de 22 ans, Jean Bilski, originaire d'Auch dans le Gers. Sitôt son acte commis, ce dernier s'est donné la mort.

Immédiatement l'enquête de police s'oriente sur l'hypothèse de l'attentat commis par un *« anarchiste connu des services de police »* : Jean Bilski. Les policiers parisiens devaient être plus prudents. En effet, selon notre correspondant à Auch, les policiers d'Auch n'avaient trouvé aucun élément qui, sur place, puisse confirmer cette thèse. La seule « incartade » relevée dans le passé de Jean Bilski serait son passage en 1970 dans un centre de délinquance. Il s'en serait d'ailleurs échappé.

Pourtant, les policiers dirigés par Camille Bouvier chef du groupe de répression du banditisme, laissent se développer la thèse de l'attentat. N'a t'on pas trouvé une grenade dans la sacoche que portait celui dont semble t-il les autorités aimeraient bien faire un terroriste *« à la japonaise »* ? Les organisations syndicales (CGT-CFDT-FO) du crédit lyonnais ne condamnent-elles pas, elles aussi, l'attentat, demandant même que *« toute la lumière soit faite sur cette affaire afin de déterminer s'il s'agit de l'acte individuel d'un déséquilibré ou d'une odieuse provocation »* qui se produit au lendemain de l'assignation de M. Chaine devant un tribunal *pour entrave aux activités des comités d'établissement*

Bref, pour les uns, Jean Bilski serait un dangereux terroriste, pour les autres, Jean Bilski serait un provocateur.

Les versions simplistes ne faisaient d'ailleurs pas l'unanimité, hier en début d'après midi parmi les employés du siège central du crédit lyonnais. Certains d'entre eux, sans hostilité apparente évoquaient même *« la double vie »* de leur ancien PDG. Les deux hommes se connaissaient-ils comme le laisse supposer le fait que le jeune homme ait échangé quelques mots avec sa victime, qu'il ait agir seul et se soit enfin donné la mort ? Cela ressemble peu à une opération de commando. S'agit-il d'une affaire privée ? Certains parlent même d'une simple affaire de mœurs.

Le P.D.G. assassiné : trois questions-clés

France-Soir 16 et 17.05.1976

Vingt-quatre heures d'enquête sans résultat ou presque. On n'en sait pas plus sur Jean Bilski, l'assassin du P.-D. G. du Crédit Lyonnais. « Notre premier objectif, disent les policiers, est de découvrir son domicile. Peut-être alors retrouverons-nous chez lui des documents expliquant pourquoi il a choisi de tuer M. Chaine plutôt qu'un autre patron, en tant du moins, que symbole du capitalisme.

Nous n'avons pas davantage établi de rapport, même secondaire, entre la victime, le Crédit Lyonnais et Bilski. » Où était-il pendant dix-huit mois, qui le cachait, et à quoi a-t-il employé son temps ? Des réponses à ces trois questions-clés pourrait découler l'explication de l'attentat.

Jean Bilski (22 ans), qui a abattu le PDG du Crédit Lyonnais, était un anarchiste qui agissait toujours en solitaire

FS 16/17/5 76

Un tueur mystérieux

Il avait été arrêté plusieurs fois mais la police avait perdu sa trace depuis 18 mois

Est-ce le crime froidement prémédité d'un anarchiste isolé au paroxysme de la passion politique ou bien Jean Bilski a-t-il été désigné, sinon conditionné par un groupement terroriste pour assassiner M. Jacques Chaine, le P.-D. G. du Crédit Lyonnais ?

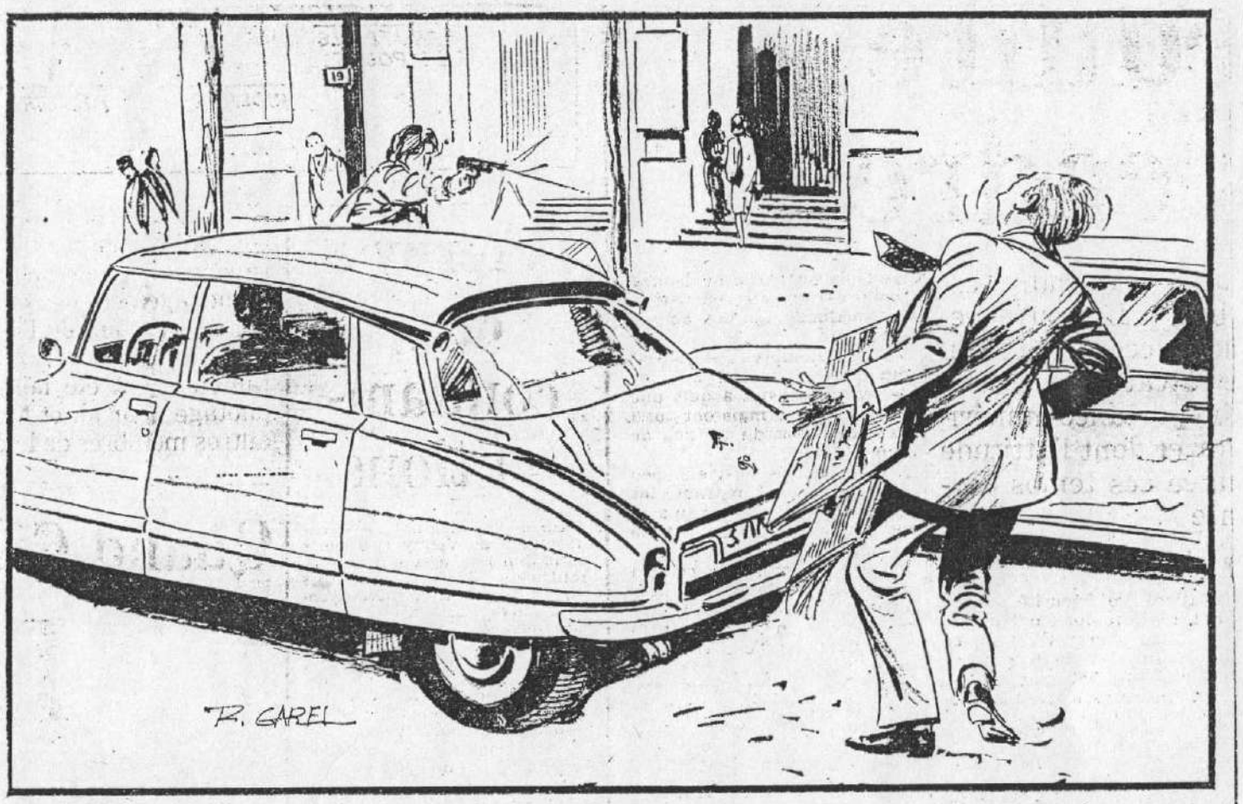
Après le temps des otages, après les exécutions de diplomates en pleine rue, sommes-nous entrés hier matin dans une vague d'attentats contre les grands patrons ?

Robert CARON et Roger COLOMBANI

S'INSPIRANT de la bande à Baader ou de l'armée rouge japonaise, une nouvelle espèce d'anarchistes-désespérados a-t-elle résolu de répandre la peur dans les états-majors financiers et industriels ?

Les réponses nous seront données plus tard. Pour ce qui est du drame du boulevard des Italiens, on ne peut essayer d'y voir clair qu'en reconstituant un puzzle difficile : la vie hachée d'un mystérieux assassin fou et logique tout à la fois.

Mort sous les yeux de sa femme Photo UP



Vendredi, 10 heures, boulevard des Italiens. M. Jacques Chaine descend de sa DS 23 devant la banque. Jean Bilski, qui le guette, sort un P 38 de sa sacoche et tire, le blessant mortellement (en haut). Une seconde balle atteint au cou Mme Chaine au moment où elle sort de la voiture. Bilski crie quelques mots que le chauffeur de M. Chaine n'a pas compris, puis il s'agenouille sur le trottoir et retourne son arme contre lui et meurt sur le coup (en bas).

France-Soir 16 et 17-05-1976

France-Soir 16 et 17/05/1976.

Le portrait d'un tueur

Suite de la page 1

Fou parce qu'un crime semblable, préparé, accompli et payé sur-le-champ avec un sang-froid inhumain procède d'une aliénation mentale délirante. Logique parce qu'on peut considérer que le crime de Jean Bilski est l'aboutissement inéluctable du fanatisme révolutionnaire dont il se nourrissait depuis l'adolescence.

« Je suis un anarchiste, je hais la société ! » : c'est ce qu'il hurlait, à 16 ans déjà, aux gendarmes qui venaient de l'arrêter pour un vol à l'étalage. Mais c'était encore, et avant tout, un gosse né de père inconnu, à Auch dans le Gers, abandonné par sa mère, « récupéré » en mai 1968 — il avait 14 ans — par les maoïstes du lycée Dumont-d'Urville, à Toulon, à la sortie duquel il distribuait des tracts, ce qui lui avait valu d'être fiché aux Renseignements Généraux: L'engrenage était alors en marche, il n'allait plus le lâcher.

Détention d'explosifs

Vol sur vol, outrages à agents, et il se retrouve au foyer d'action éducative de Toulon, « La Roseraie », d'où il s'évade. En 1971, à 17 ans, il repasse devant le tribunal de Grande Instance de Toulon, mais, cette fois, pour détention d'explosifs et port d'arme illégal.

On le réexpédie dans un foyer pour jeunes délinquants. Il en sortira pour voler un cyclomoteur : deux mois de prison avec sursis. De mai 1973 à décembre 1974, il travaille de façon épisodique, comme soudeur notamment, aux chantiers navals de La Ciotat. Un de ses employeurs nous dit : « C'était un fanatique redoutable. Il ne parlait que de « foutre l'entreprise en l'air »...

Replacé deux fois à « La Roseraie », deux fois évadé, il finit par aller habiter chez l'un de ses instructeurs, boulevard Staline à La Seyne. « En fait, dit le syndic de l'immeuble, cet appartement était une véritable cellule révolutionnaire. Ils étaient la une quinzaine de jeunes qui se déplaçaient souvent, recevaient des filles, écoutaient de la musique et tapaient beaucoup à la machine.

« Un jour, par la porte entrouverte, j'ai voulu voir dans quel état était le logement. Il y avait aux murs un certain nombre de posters, dont celui de Che Guevara.

« Des armes de défense »

Mais j'ai surtout remarqué une machine à ronéotyper.

D'ailleurs, lors des manifestations contre l'installation de l'artillerie dans le camp de Caniuers, au nord du département du Var, l'appartement s'est mis à bourdonner plus encore d'activité que d'habitude, à recevoir davantage de visiteurs, et il y avait devant l'immeuble d'incessantes allées et venues de voitures. C'était devenu tellement inquiétant que congé a été donné à l'éducateur et que les jeunes ont disparu. »

Disparu pour où ? C'est là que nait le mystère, en ce qui concerne au moins Jean Bilski. Certes, les gendarmes des Arcs (Var) l'arrêteront à la suite d'un vol à l'étalage et découvriront qu'il porte sur lui des cartouches, des mèches de mines et un coup de poing américain : « Uniquement des armes de défense, leur dit-il, car j'appartiens à un groupe anarchiste... » Mais à la fin de décembre 1974, il s'évapore, et aujourd'hui encore les enquêteurs ne réussissent pas à retrouver sa trace.

Qu'a-t-il donc fait pendant dix-huit mois ? Qui l'a hébergé ? Où ? A-t-il suivi un endoctrinement plus poussé, un entraînement spécial à tuer ? Ou alors, a-t-il vécu seul ? Etait-il à Paris pendant tout ce temps ? Une carte orange retrouvée sur lui permettrait de penser qu'il y séjournait depuis quelque temps, mais avant ?

Au surplus, tous les renseignements recueillis à son sujet sont contradictoires. Ceux qui l'ont connu dans le Var le dépeignent généralement comme un illuminé solitaire.

Et pourtant, il portait une carte de G.A.A.R. (Groupement anarchiste d'action révolutionnaire) dont le siège est dans le 11e arrondissement de Paris. Alors ? Seul ou en groupe ? Seul peut-être pour tuer ; en groupe, sans doute pour « foutre la société en l'air ».

Devant la rigueur, nous dirions presque la minutie avec laquelle a été préparé puis exécuté l'assassinat de M Chaine, comment ne pas penser à toute une organisation extrémiste ? Comment ne pas imaginer que Bilski, dont la réputation d'anarchiste n'avait pas encore dépassé les limites du département du Var, n'a pu être que l'exécutant de l'attentat ?

« Une forme de refus »

Mais le suicide ? Le suicide, oui... Ce suicide quasi-rituel, à genoux, une balle dans la poitrine d'abord, puis une seconde dans la tête, était-il aussi « programmé » par d'éventuels responsables ? Ou simplement prévu par l'assassin lui-même ? Ou encore, ce qui paraît moins probable, subitement dicté par l'horreur du sang répandu ? C'est son père adoptif, André Bilski qui tente de répondre :

« Il avait une intelligence bien supérieure à la moyenne, mais, en même temps, un irrépressible besoin de se détruire. Je ne l'avais plus revu depuis six ans, mais je suis persuadé qu'il a mis fin à ses jours pour marquer, de façon spectaculaire, une certaine forme de refus de lui-même... »

France-Soir 16 et 17/05/1976

Le portrait d'une victime

« Remettez dans le droit chemin le Crédit Lyonnais » : c'est la consigne qu'en juillet 1974 le Premier ministre Jacques Chirac donnait à Jacques Chaine. Et au seuil de la soixantaine, cet inspecteur des Finances, fils d'un notaire lyonnais, abandonna la présidence de la tranquille Banque Française du Commerce extérieur pour le « C. L. », considéré comme la plus turbulente des trois grandes banques nationalisées.

SON prédécesseur, M. François Bloch-Lainé, lui léguait une situation délicate. La croissance de la banque dans les années 1970-1973 avait amené l'embauche massive de jeunes éléments, souvent sous-employés par rapport à leurs diplômes. La gestion, mal accordée à l'encadrement du crédit, était déficitaire.

Ni technocrate ni patron de combat, Jacques Chaine allait rétablir la situation par le dialogue. « **Rigueur en matière de crédits et fermeté juste avec les syndicats resteront, disait-il, la base de ma politique pour redresser le Crédit Lyonnais** ».

Cette fermeté allait l'opposer au comité d'établissement du C. L. — celui-ci ayant prêté en 1975 au parti communiste, pour un débat politique, des locaux réservés aux activités sociales — et le conduire, mercredi dernier, devant le tribunal correctionnel de Paris pour avoir sanctionné trois membres du comité. Le tribunal avait renvoyé son jugement au 9 juin prochain.

Le meurtre de Jacques Chaine a provoqué la plus vive émotion. « **Pour sa famille, c'est une tragédie**, a déclaré M. Jean-Pierre Fourcade. **Pour moi, c'était un ami de longue date.** »

Les syndicats CGT, CFDT et FO du Crédit Lyonnais ont immédiatement exprimé leur indignation contre cet acte criminel et demandé que « **toute la lumière soit faite pour déterminer s'il s'agit de l'acte individuel d'un déséquilibré ou d'une odieuse provocation** ».

Meeting sur le boulevard

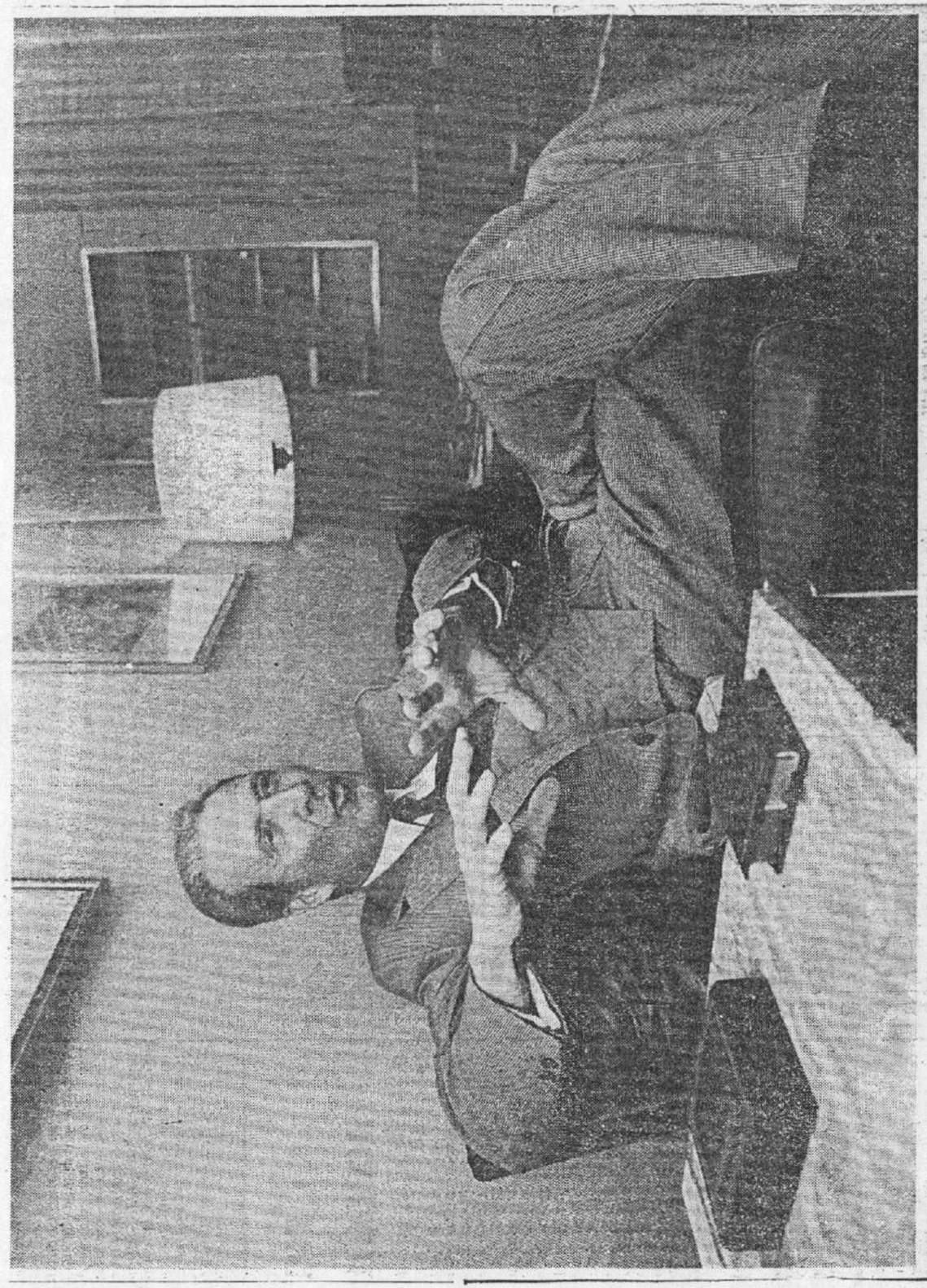
« **Aucune société ne peut nous mettre à l'abri de l'œuvre de déséquilibrés mais l'état d'aggravation actuel des mœurs en France ne peut en rien rassurer la population** », déclare la C.F.T.C. qui demande au personnel du Crédit lyonnais d'observer un arrêt de travail le jour des funérailles de M. Chaine.

Vendredi après-midi, un meeting permanent se tenait boulevard des Italiens, face à la banque à la façade de laquelle le drapeau portait un crêpe noir. Des syndicalistes convaincus s'y opposaient à des non syndiqués se réclamant de la « majorité silencieuse ». Des badauds insultaient d'autres badauds. On parlait de tout sauf de la mort de M. Chaine. Vers 16 heures un cadre supérieur de la banque intervint :

« **Il est indécent, dit-il, de prendre prétexte de ce drame pour ouvrir dans la rue des débats contradictoires. Je me refuse à croire à une corrélation entre les problèmes syndicaux et ce crime odieux. Mais si personne ne peut être déclaré directement responsable du geste d'un fanatique, il existe une violence verbale qui encourage les violences physiques. Après quoi, tous les bavards jouent les Ponce-Pilate** ».

C'est au geste « d'un dingue, d'un terroriste anarchiste », que croit également l'un des frères de Jacques Chaine, arrivé par avion de Lyon aussitôt après le crime.

Pour lui Jacques Chaine était avant tout « **un père de famille très estimé, très aimé, qui vivait calmement** », 22, rue de Grenelle (6e), entouré de ses quatre enfants âgés de 20 à 30 ans. Pascal, le dernier, vivait avec ses parents. Les aînés Gilles, médecin, et Nicolas, tous deux mariés, disposent chacun d'un appartement dans l'immeuble, ainsi que leur sœur Catherine, journaliste. Les Chaine sortaient peu. Ils préféraient recevoir chez eux ou à Montceaux, près de Meaux, ou à Cuverville près d'Etretat, où ils avaient acquis l'ancienne propriété d'André Gide.



Ce P.-D.G. détendu et souriant, c'était M. Chaine photographié dans son bureau

Photo Daniel GAUGEZ

France-Soir 16 et 17/05/19=

CHAQUE JOUR DES IMMIGRES SONT EXPULSES ET PARFOIS DISPARAISSENT. LE PLUS GRAVE EST QU'ON S'Y HABITUE● P.7

Libération

Mercredi 19 mai 1976
N° 736

1F50 ● Portugal, 15 escudos ● Pays-Bas, 1 florin ● Belgique, 15 FB ● Suisse, 1,20 FS ● Commission paritaire n° 54072

A PARTIR DE DEMAIN DU 20 AU 26 MAI

SUPPLEMENT QUOTIDIEN MARSEILLE

A partir du 20 mai et pendant une semaine, « Libération » publiera un supplément marseillais quotidien. Cette opération est la première d'une série qui vise à rompre le centralisme de l'information. Une équipe de « Libération » est sur place. Elle peut-être contactée à partir d'aujourd'hui à la Librairie Lire, 16, rue Saintes à Marseille (Tél 33 16 11).

Ce supplément abordera chaque jour l'actualité de l'une des principales régions de l'héxagone. Une actualité qui a sa signification autonome et que nous essayerons de réflèter fidélement.

L'AFFAIRE DU BOULEVARD DES ITALIENS

Jean Bilski raconte Jean Bilski

Dans une interview réalisée il y a un an, d'un homme que nous ne connaissions pas encore comme Jean Bilski, celui-ci annonce son intention de se suicider en s'attaquant préalablement à un banquier. Ce texte confirmerait la thèse selon laquelle l'assassinat du PDG du Crédit Lyonnais faisait partie d'un scénario dont le terme était le suicide de Jean Bilski.

Deux morts absurdes un vendredi matin boulevard des Italiens. Celle d'un haut-fonctionnaire, président du Crédit Lyonnais et d'un jeune homme de 22 ans.

C'était vendredi dernier. Un jeune homme tire sur M. Chaine, le tue, fait le tour de la voiture et se tire deux balles de pistolet. Un suicide.

M. Chaine, le PDG de l'une des principales banques mondiales, le Crédit Lyonnais, est un haut-fonctionnaire auquel Fourcade et Giscard avaient fait appel après les présidentielles de 74 pour succéder à M. Bloch Lainé. Il a une réputation d'homme intègre. Il occupe une position importante dans l'appareil d'Etat. Son assassinat ne mène nulle part. Et il ne sert à rien. Bislki cherchait un symbole et il est tombé sur un homme, sur Chaine. Ça ne changera rien à la société. Sauf pour Bilski pendant quelques secondes, celles qui ont précédé son suicide.

Car Bilski est l'autre mort absurde du boulevard des Italiens. Son acte, ou plutôt ses actes, restent une énigme.

Les Renseignements généraux, vendredi matin, le « situent » immédiatement. Il a fréquenté les gauchistes toulonnais. Les RG lâchent un mot qui va enflammer la presse « engagée » dans les campagnes nationales sur la criminalité, c'est un « anarchiste ».

Le mot fait peur et est destiné à faire peur. Il est destiné à signifier pour l'opinion, désordre, menaces invisibles, Ravachol aussi bien que Carlos. La police piétine. La presse également, alors elle romance sur le canevas des renseignements généraux. Chacun à sa manière.

C'est pourquoi samedi, « Libération » réagit aussi vigoureusement. Une partie de la presse accuse sans preuve. Et sans preuve, elle élimine toute autre hypothèse. Nous suggérons qu'il pourrait y en avoir d'autres. Et d'en proposer une. Nous aussi, sans preuve. Mauvais travail.

Depuis vendredi, comme d'autres, nous avons cherché à remonter le cours de la vie de Jean Bilski. Pour

Suite page 8

Le voyage de VGE aux Etats Unis

LA FRANCE AMERICAINE

La France de VGE en représentation aux Etats-Unis va-t-elle devenir le 51e état des Etats-Unis ? Non, bien sûr. Le passif gaulliste reste important entre les deux états. En fait, Giscard profite de La Fayette et du rôle de la France de l'Ancien Régime pour remonter le courant, pour tenter une ouverture du côté des Etats-Unis après les déboires européens. La politique étrangère française reste toujours marquée par un incroyable empirisme, d'une improvisation totale en ce qui concerne les alliances.

Giscard a d'autant plus les mains libres pour tenter cette opération sur l'opinion américaine que la Maison Blanche est quasiment paralysée par des élections qui s'annoncent particulièrement difficiles pour le président Ford. Personne ne peut prétendre quel sera le nom du prochain président des Etats-Unis.

En faisant acte d'allégeance : *« Une fidélité qui n'est pas simple complaisance »*, Giscard, en français, en anglais, essaie de concilier les bonnes grâces d'outre-Atlantique nécessaires à la réussite diplomatique de la conférence nord-sud, d'une éventuelle initiative française au Liban. Les remarques de Kissinger soulignant *« le remarquable parallélisme d'intérêt »* qui existe entre les deux pays. Enfin, les jouets français ont eu beaucoup de succès aux Etats-Unis, en particulier le Concorde qui a beaucoup plus retenu l'attention que ce petit Français à peu près totalement inconnu de l'Américain moyen.

Au-delà, le scepticisme US reste dominant et les organes de presse ne manquent pas de le rappeler. S'il n'y avait pas Concorde, la visite de Giscard serait vécu comme celle de tout *« roi nègre »* africain aux Etats-Unis : une toute petite péripérie.

Lire page 3

LES EXAMENS SERAIENT REPORTES

Tandis que les étudiants se préparent à la sixième coordination nationale, jeudi et vendredi, sur le campus de l'université de Haute-Bretagne à Rennes, on envisage au Secrétariat des modifications à apporter au régime des examens, en fonction des situations locales : report à la mi-juin ou en septembre, modification des proportions entre l'examen terminal et le contrôle continu, voire modalités spéciales pour les facs « dures ».

Lire l'ensemble de nos informations page 6

ISRAEL ET TERRITOIRES OCCUPES: ENCORE UN MORT A JERUSALEM

Mahmoud Kouhd, vingt et un ans, blessé mardi matin au cours d'une manifestation à Jérusalem, est mort hier au début de l'après-midi. Pour les autorités israéliennes les choses se sont déroulées de la manière suivante : un groupe de cinq gardes-frontières israéliens harcelés lundi après-midi par des manifestants de la Jérusalem-arabe (Jérusalem-est) voulaient se dégager. Les gaz lacrymogènes n'ayant pas suffit, les gardes tirèrent alors des *« coups de semonce »*. En « l'air », comme à l'accoutumé. C'est à ce moment que le jeune Mahmoud a été atteint d'une balle à la tête. Transporté à l'hôpital, il devait décéder hier. Comme Lina Hassen Naboulsi tuée dimanche à Naplouse, comme Abdallah Hawass, l'étudiant tué mardi à Kalandya, Mahmoud a été tué d'une balle dans la tête, *« un tir d'avertissement »* comme disent les autorités militaires.

Suite page 11

Naplouse, après l'émeute
(Photo Rosy Rouleau)

ALERIA La reconstitution oubliée

Deuxième acte hier du procès d'Edmond Siméoni et de ses compagnons devant la Cour de Sûreté de l'Etat qui a rejeté les conclusions déposées lundi par la défense.

Les débats ont porté principalement sur le fait que durant l'instruction de l'affaire d'Aléria aucune reconstitution sur les lieux n'a été effectuée malgré les demandes réitérées des avocats. Edmond Siméoni a par ailleurs fait remarquer que la police n'avait jamais saisi les armes alors qu'elle en avait la possibilité et que des « éléments » non-contrôlés par les occupants de la ferme avaient tiré sur les forces de l'ordre alors qu'ils se trouvaient dans les vignes environnantes. Ce dernier point n'étant d'ailleurs pas contesté par l'avocat général, M. Dorwling Carter.

Lire page 3

EXECUTIONS EN CHINE?

Deux émeutiers de la place Tien An Men, auraient été éxécutés il y a un mois.

Lire page 11

Jean Bilski (AFP)

L'ASSASSINAT et le suicide

JEAN BILSKI RACONTE LA VIE DE JEAN BILSKI

1H30 de bande magnétique enregistrée il y a un an par un journaliste de «Libération»

Suite de la 1

comprendre. Nous avons recherché ses amis. Certains sont venus à nous. Mais la vérité de Jean Bilski nous l'avons retrouvée, un peu par hasard.

C'était en 1975. Il y a environ un an. Un homme est venu à « Libération », comme il en vient des dizaines chaque jour. En flanant. Il reviendra deux autres fois. Au cours des quelques échanges que nous avons avec lui, il confie qu'il fait des braquages. Un journaliste de « Libération » l'emmène chez lui, un peu incrédule, pour discuter avec lui, avec la perspective d'une enquête, restée en plan depuis des mois : qui sont les nouveaux braqueurs, ces jeunes qui prennent des risques insensés et que les tireurs de la brigade anti-gang abattent sommairement. Cette discussion, celui que nous ne connaissions que par son prénom, Jean, accepte qu'elle soit enregistrée. Pendant une heure et demie, il se raconte. Sur le coup, devant cet homme qui affirme sa volonté de se suicider, qui détaille le récit de ses « braquages », le journaliste de « Libération » croit qu'il a affaire à quelqu'un qui en rajoute, une sorte de mythomane. Il devait le revoir une dernière fois, trois jours plus tard.

Depuis, nous ne l'avons jamais revu. Et dimanche dernier, en lisant certains articles de presse, en observant cette photo, notre collaborateur s'est souvenu de cette bande magnétique. Nous l'avons écoutée. Nous en avons vérifié le contenu. Il s'agissait bien de Jean Bilski et Jean Bilski n'avait pas menti. A peu de choses près, il a suivi le scénario qu'il s'était forgé. Cette bande magnétique, Jean Bilski a dû s'en souvenir, comme d'une chance sur mille, destinée à effacer après sa mort tous les malentendus.

C'est ce récit de sa vie par lui-même que nous publions aujourd'hui. Publier un tel document n'est pas chose facile. Certains y verront une sorte d'exaltation d'une forme de « révolte ». Pour eux, Jean Bilski deviendra un héros à sa manière, un modèle. Malgré nous. Et de ce point de vue, nous aurions aimé à ne pas avoir à le publier. Une « révolte » qui culmine dans le nihilisme radical qui ferait pendant aux incroyables espérances soulevées par les événements de Mai 68 et leurs sillages dans les années 70. Et dans lequel s'inscrit la longue liste des militants d'extrême-gauche qui se sont suicidés depuis 1968. Que cela nous plaise ou non, cette tendance suicidaire existe et gêne. Les vérités gênantes valent mieux que des silences contraints. Et gênantes, elles le sont pour tout le monde quelle que soit notre place sur l'échiquier politique ou dans le domaine des idées. Le météore, le bouleversement de mai 68 traîne avec lui une mystique de mort héritée de la vieille tradition de l'héroïsme révolutionnaire. Dépassée, contredite par la réalité, elle se survit à travers des actes de ce type.

Certains verront dans ce document un manifeste du « braqueur gauchiste », d'autres la preuve que le glissement du gauchisme à la délinquance est possible. D'autres se livreront à des analyses de classes sociales et ils montreront que les intellectuels s'en sortent toujours parce qu'ils sublimment leur expérience, à la différence de ce jeune déliquant qui a rencontré un jour des gauchistes et qui les a quittés plus désespérés qu'avant. D'autres diront que c'est le rapport du gauchisme à la violence, ce rapport à la fois flou et fasciné qui a encouragé et qui a marqué l'acte de Bilski.

Le récit de Jean Bilski ne peut pas ne pas soulever toutes ces questions. Elles bousculent légitimement le gauchisme dans ce qu'il a de pire : ses mythes et ses raisonnements.

Nous le publions aussi, non pour compléter l'enquête policière ou nourir un dossier d'instruction, mais pour rétablir une certaine vérité qui devrait mettre un terme à la thèse de l'attentat commis par un groupe ou une organisation anarchiste. En réalité, Bilski, à la lecture de ce document, apparaît comme une figure très singulière.

Ceci étant, ce récit s'achève en 1975. Nous ne savons pas ce que Bilski a fait depuis. Il témoigne du sens qu'il donnait à ses actes jusqu'en 1975, pas de l'assassinat du PDG Chaine, et de son suicide en mai 1976.

Serge JULY

On pourrait peut-être commencer chronologiquement. Qu'est-ce que tu faisais quand tu étais gosse ?

— **J.B.** Moi, j'ai été élevé par mes grands-parents, jusqu'à 11 ans, tu vois. Après ma mère m'a repris, elle s'était remariée avec un mec ça été le bordel parce que c'était un mec complètement barge, mystique complètement, c'était l'hindouisme, tous les trucs de sorcellerie, l'astrologie en particulier. Moi je suis gaucher, il me faisait écrire de la main droite, il m'obligeait à faire des pages d'écriture de la main droite, à faire du yoga tous les matins, des trucs comme ça. Là, j'avais tout le temps envie de me barrer, un an après j'avais toujours envie de me barrer, je suis parti deux heures faire du stop comme ça, et comme il faisait froid, je suis rentré. Quelques années après, j'ai fugué, j'avais 16 ans.

— **Tu allais au lycée ?**

— **J.B.** J'allais au lycée, mais je branlais rien. J'étais assez doué, j'étais toujours dans les cinq premiers. Je rendais les devoirs pour avoir des ronds, des trucs comme ça. On avait un pion bonard, qui partait baiser la nénette à côté, alors nous on partait faire des casses à côté, à deux ou trois, c'était à St. Aygulf, entre St. Raphaël et St. Maxime, il y avait pas mal de villas inhabitées. Au printemps, on faisait des casses, on ramassait des bouquins, on se pintait la gueule. Je suis resté à ce lycée jusqu'à la troisième, après je suis resté dans un lycée technique, trois mois, on s'est mis à deux ou trois on a fugué. On a été repris, je ne me souviens plus combien de temps après, ils nous ont retrouvés, ils nous ont mis dans un truc de l'assistance publique à Draguignan, là j'ai refugué encore et ils m'ont mis dans un lycée de Draguignan, je suis resté un mois. J'étais en seconde à cette époque là, au lycée technique. Je me suis rebarré. Là, on a habité dans une caravane qui appartenait à mon beau-père. Parce que mon beau-père et ma mère c'étaient des malheureux, c'est les mecs qui auraient été bonards si ça n'avait pas merdé pour eux.

— **Le fric ?**

— **J.B.** Pas que le fric. Oui c'est-à-dire qu'ils vivaient dans une caravane sous la neige n'importe quoi... Bon, on a vécu dans la caravane après on a été repris et puis il y a eu du pet parce que je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai pris un poignard pour soi-disant me suicider, ils ont cru que je voulais les tuer. Ils m'ont emmené à Toulon, ils m'ont emmené au palais de Justice, au juge pour enfants, ils m'ont mis dans un centre d'orientation. J'y suis arrivé en mai. Je suis allé au lycée pendant un mois. C'est là que j'ai rencontré des maos. Il y avait des mecs qui distribuaient des tracts, je suis allé avec eux.

— **C'était quand ? Après 68 ?**

— **J.B.** En 70. J'étais déjà un peu anar, parce qu'avant j'avais travaillé dans un camp de vacances, je vidais les poubelles, je ramassais les journaux, un jour j'ai ramassé *le Nouvel Obs.*, j'ai vu qu'il y avait un truc sur les anars, de suite ça m'a plu, j'ai regardé plein de bouquins anars au lycée, je faisais de petits expositions anarchistes comme ça, enfin des petites bricoles. J'étais déjà anar, alors j'ai vu ces mecs du Secours Rouge, je suis allé avec eux distribuer des tracts, des trucs comme ça. Après, j'ai revu les anars, des mecs bonards. Là, on faisait déjà des casses, avec les anars. On habitait dans une piaule pourrie, quartier réservé. On faisait des petits casses comme ça.

— **Pour vivre ?**

— **J.B.** Oui, ou des ronéos. On a cassé une fac pour avoir des ronéos, du matériel ronéo qui n'a jamais servi parce qu'il était super spécialisé. On a cassé des villas, des trucs comme ça, pour vivre, on revendait aux puces.

— **Et tu vivais bien, là ?**

— **J.B.** Non, lamentable. On fauchait la bouffe, on vivait comme des malheureux. Je suis parti à un moment donné pour je ne sais pas où. C'est là que j'ai eu le truc des cordons Pickford et que je suis allé à Draguignan et que j'ai fait une mois et demi de taule, ils m'ont repris au centre, je suis resté huit mois, je suis reparti en novembre de l'année d'après en fin 71 j'ai refugué. Là, je suis resté trois mois dehors. En février, j'ai fait mon premier braquage.

Je me suis fait un coffre avec la mitraillette. J'ai acheté une sten avant.

— **Qu'est-ce que tu as pensé pour cette première fois, comment ça s'est passé ?**

— **J.B.** Oh, c'est une histoire de nénette. J'étais avec une nénette, elle m'a plaqué. Alors j'en ai eu marre, j'ai pris la mitraillette.

— **Tu n'as pas eu peur ?**

— **J.B.** Putain ! Je tremblais. Je voulais faire un truc où il y avait plein de fric. Je pensais que je pouvais pas le faire parce qu'il y avait plein de monde. En fait j'ai pas peur de me faire descendre, ce que j'ai peur, c'est le contact avec les flics, me faire choper sans arme. Tant que je peux tenir une arme, me descendre ou descendre, ça va. Ça je m'en fous. Je veux absolument pas être arrêté, aller en taule, la mort lente et tout.

Après ça s'est calmé, parce que j'ai des phases où j'en ai marre et après ça revient.

— **Ça correspond à quoi les phases où tu en a marre. Tu as envie de faire autre chose ?**

— **J.B.** Peut-être parce que j'ai envie de mourir, parce que j'ai envie d'être un héros. C'est peut être ça. Si je me fais descendre peut être que ça me trotte derrière la tête que les gens croient que je suis un mec bien parce qu'on me considère comme un minable, comme un débile. Je joue souvent le rôle d'un débile.

— **Quand tu as envie de faire un coup, ça correspond à quoi alors ?**

— **J.B.** Parce que j'ai envie de mourir, parce que j'ai envie d'être un héros. C'est peut être ça. Si je me fais descendre peut être que ça me trotte derrière la tête que les gens pensent que je suis un mec bien. parce qu'on me considère comme un minable, comme un débile. Je joue souvent le rôle d'un débile.

— **C'est pas tellement pour des histoires de fric ?**

— **J.B.** Non, enfin si le fric, oui. Mettons maintenant, si j'avais 100 briques je saurais quoi en faire. A l'époque ce que je voulais c'est un million. Je me disais avec un million je pourrai faire des trucs. Maintenant c'est 100 briques, j'ai un projet maintenant, je sais à peu près ce que j'en ferais, ça m'aiderais. Notamment j'ai été élevé à la campagne, je sais que si j'avais des animaux, mettons j'aime vachement les chèvres, j'avais des chèvres quand j'avais 13 ans, à un moment donné mes parents m'ont laissé quelques mois avec une vieille qui avait des chèvres, ça, ça me plaît parce que les chèvres ce sont des animaux que je comprends, je pense qu'on peut avoir un rapport avec les animaux. Je ne les considère pas comme des animaux, je pense qu'on peut presque parler, comme à des personnes humaines. Surtout les chè-

DU PDG DU CREDIT LYONNAIS

de Jean Bilski

vres c'est intelligent; un mouton, un porc, c'est lamentable. Mais le cheval ou une chèvre c'est vraiment des animaux que j'aime bien. Donc je penserais faire tout ça, ou faire un petit, la vie comme je voudrais qu'elle soit quoi.

— Est-ce que tu y crois vraiment ?

— **J.B.** Je crois pas qu'il y ait que cette solution, il y a des tas de solutions : il y a les mecs qui doivent braquer, les mecs qui font des manifs, les mecs qui font grève, les communautés, les mecs qui travaillent sur l'énergie solaire...

— Toi, tu crois que tu as trouvé une bonne solution ?

— **J.B.** En braquant ? C'est pas une solution.

— Donc tu es contre ?

— **J.B.** Eh non,je suis pas contre c'est pas ça. Si tu veux c'est pas un truc que j'ai choisi comme ça, j'ai pas réfléchi pendant deux heures pour choisir ce truc-là. Je l'ai fait.

— Et après ce coup, tu as arrêté ?

— **J.B.** Pendant un an, j'ai laissé tomber, j'ai milité avec les maos, à un moment donné, la *Cause du Peuple,* vaguement quoi.

— Qu'est-ce que tu en pensais des maos, de ce qu'ils faisaient ?

— **J. B.** Je pensais que c'étaient des mecs bonards, que c'étaient un peu des anars, l'idée que je me faisais des anars, mais qui faisaient quelque chose, parce que les anars ilsfont rien. Je me disais c'est les seuls mecs qui font quelque chose, qui sont des mecs valables.

— Au point de vue rapport avec eux, ça se passait bien ?

— **J.B.** Oui, oui, pas de problème. C'est-à-dire que moi je pouvais facilement jouer le rôle de l'ouvrier parce que ça a vachement joué ça, chez les maos. Si tu veux les lycéens, ils se faisaient engueuler continuellement, moi on m'engueulait jamais. Même si je travaillais que deux mois par çi, deux mois par là, j'étais quand même le seul ouvrier. Je crois pas que c'était conscient chez les mecs.

— Pourquoi tu n'as pas continué de ce côté-là, politique si tu veux militantisme ?

— **J.B.** Mais j'étais toujours avec eux. C'est à dire bon, l'année d'après, j'ai attaqué une banque, une petite succursale où j'ai fait deux briques et j'étais toujours avec eux, tu vois. Même les ronds, je pensais que ça pouvait servir. Je pense d'ailleurs que tous les mecs qui font des trucs politiques devraient penser à le faire, je ne comprends pas pourquoi les mecs n'y pensent pas. Ça devrait venir naturellement, mettons des mecs qui auraient pas de problèmes, il y a des mecs qui devraient penser à froid comme ça : il faut prendre du fric chez les bourgeois, c'est normal on en a besoin, on est plus efficace comme ça. Ça devrait pas leur poser de problème.

— Qu'est ce qu'ils en pensaient tes copains, tu leur disais à tes copains maos ?

— **J.B.** Oui, on en a discuté ?

— Ils étaient contre ?

— **J.B.** Oui, ils étaient contre au niveau politique, ils étaient surtout contre au niveau de ce que c'était pour moi parce que c'était un truc suicidaire.

— Ça ne t'as pas...

— **J.B.** Bon, il y a des moments où ça peut m'influencer, et des moments où ça ne peut pas.

— Alors tu as arrêté avec eux ?

— **J.B.** Bon j'étais toujours avec eux, même après. Bon j'ai fait ce braquage. Ils m'ont vachement aidé, même quand j'ai fait le premier. J'ai eu une histoire avec un mec à qui j'ai laissé une mitraillette, il m'a foutu dehors. Eux ils ne me connaissaient pas, tu vois, mais ils pensaient quand même que j'étais un mec bonard, sans me connaître trop, c'est eux qui l'ont récupérée, qui se sont occupés de ça. C'est à partir de là qu'on a discuté d'ailleurs, après.

— Tu ne travaillais pas à ce moment-là ?

— **J.J.** J'avais arrêté de travailler deux mois avant. J'avais travaillé pendant un an, j'étais même arrivé chef d'équipe. Mais je me suis fait vider parce qu'on travaillait trois jours par semaine.

— Tu refusais le boulot régulier ?

— **J.B.** C'est à dire que non, je voulais quand même travailler. Après j'ai travaillé à Toulon aux chantiers de la Seyne. Tous les maos ont toujours essayé de s'implanter là bas. Alors moi j'ai essayé de correspondre à cette idée là, je suis allé travailler aux chantiers de la Seyne, à un moment donné. Parce que je pense que je voulais correspondre à une image qu'ils se faisaient de moi, je crois.

— Tu militais, ça se passait comment avec les prolos ?

— **J.B.** Trois jours après, quand on est arrivés, il y a eu une grève alors on a été vidés presque aussitôt. Pas cause de nous, une grève, comme ça.

— On vous a pris comme meneurs ?

— **J.B.** Oui j'ai assisté à un moment donné aux négociations, comme ça, alors ils ont téléphoné au centre, parce que j'étais toujours en fugue, il y a un des maos qui était d'ailleurs un éducateur. Ça il ne faudra pas le garder, je ne peux pas m'empêcher de dire les trucs pour me situer moi mais enfin, les noms, le nom de l'endroit même...

— Et après, alors, après le chantier ?

— **J.B.** Qu'est-ce que j'ai fait? Non, ce chantier c'était avant le braquage que j'ai fait à deux briques, là. Après, je me suis embauché aux chantiers de la Ciotat, comme soudeur. Mais là je suis tombé malade, j'étais tubard, je suis allé faire six mois de sana, il y avait un infirmier bonard qui connaissait soi disant Puig Antich et tout ça. On a discuté un peu. J'ai commencé à réfléchir, c'est là que m'est venu l'idée des centrales nucléaires, des trucs comme ça; quand je suis revenu de là-bas, j'avais pris des distances. Tu vois j'étais vachement copain avec les maos, c'étaient des mecs bonards mais j'avais des idées autonomes. Je savais vraiment ce que je voulais faire.

Je voulais continuer à travailler comme coûverture, parce que je pensais que je pouvais supporter de travailler. Comme couverture, parce que je ne pensais pas qu'on pouvait faire un truc continu sans couverture. J'ai repris à la Ciotat avec faux certificat, des certificats comme quoi je pouvais souder; j'ai fait six mois de formation et deux mois sur les chantiers. Un jour j'en ai eu plein le cul. Mais chaque fois que j'ai fait un truc ça a été pour une histoire de nénette. Le deuxième braquage, à ce moment-là, bon, une histoire de nénette, c'était bonard d'ailleurs, elle est partie à l'étranger, mais c'était une nénette super, vachement bonarde. C'est là qu'on a fait Uzès. Il y a un mec qui est venu me voir, tu vois qui m'a demandé des armes. J'ai dit que je ne voulais pas me séparer de mes armes.

— Tu avais des armes comme ça ?

— **J.B.** Non, ça faisait pas mal de temps que j'avais des armes. je fréquentais un mec qui était plus ou moins lié au mitan. En fait j'aimais bien les mitraillettes, je m'intéressais aux armes depuis pas mal de temps. J'ai toute la collection des « Cibles », tous les journaux spécialisés depuis 71, quelque chose comme ça. J'ai commandé des bouquins en Amérique. J'ai eu une Sten, une Deutsch Messer, une Beretta, super-beretta et tout. Je flippe d'avoir perdu tout ça.

— Tu savais les faire marcher ?

— **J.B.** Tu rigoles ! J'ai même essayé de les transformer. Dans le braquage à deux briques, j'avais une AP15 tu sais c'est une imitation du M16 américain, un 22 long riffle, noir, je ne sais pas si tu vois, je l'avais scié, les mecs ont cru que c'était une mitraillette. En fait il ne pouvait pas tirer, je m'en suis aperçu après, parce que j'avais scié le ressort, il était trop comprimé, il ne pouvait pas tirer, il ne pouvait tirer qu'un coup. Avant, d'ailleurs on avait été braquer, il y avait des Tunisiens qui s'étaient fait frapper par d'autres Tunisiens, de la Maffia tunisienne, alors on est allé les braquer, je ne sais pas pourquoi.

— Comment ça s'est passé ?

— **J.B.** Oh rien, on est arrivé dans la piaule, on a braqué les mecs, mais ceux qui étaient responsables étaient déjà partis, alors on s'est excusé auprès des mecs qui restaient parce qu'ils étaient bonards, les autres. Au moment des grèves de la faim et tout ça, tu sais.

Donc je connaissais pas mal les armes. Celle-là j'ai essayé de la transformer pour la faire tirer en rafales, parce que c'était une automatique, mais j'avais pas de matériel, je travaillais en dégueulasse. Comme la Sten, maintenant je l'ai recupérée, je vais la transformer, mettre le ressort devant pour en faire une arme supercourte, comme une nouvelle mitraillette, avec chargeur à la main. Non, je m'y connais assez en matériel.

— C'est pour ça que tu ne voulais pas t'en séparer ?

— **J.B.** Oui, c'est pour ça, il me restait deux mitraillettes, j'avais été obligé d'en abandonner une pour en acheter une autre, j'allais avec eux pour ça. Tu vois, j'avais une grenade, un pétard, un super-pétard, je suis allé avec eux pour ça.

— Simplement pour garder tes armes ?

— **J.B.** Oui, pour être sûr qu'ils ne feraient pas de conneries. Et puis, en fait je cherchais à faire un truc aussi, moi; mais ça ne me plaisait pas trop parce que moi, j'ai l'habitude de faire des trucs en ville, qui durent très peu de temps.

— Tout seul.

— **J.B.** Tout seul, oui, mais à la rigueur je ferais bien un truc à plusieurs, une grosse banque, comme il y en a à Toulon, un coffre ou même attaquer une Baraka, la Baraka des chantiers je sais qu'on peut l'attaquer facilement. Il y a des trucs que je sais qu'on peut faire, mais je me sens mieux en ville parce qu'on peut se planquer plus facilement dans les gens. Même quand j'ai fait le truc du Crédit Agricole, je pensais que les gens étaient un peu d'accord, tu vois, les gens ne font rien.

— Comment ça s'est passé au Crédit Agricole ?

— **J.B.** Oh, je suis rentré, j'ai dit : je veux la caisse, les mecs m'ont regardé. C'est toujours plein de gags, tu vois, mettons quand j'ai fait le premier, les mecs ils m'ont étonné, je suis arrivé, j'ai sorti mon truc du sac, c'était enveloppé dans un truc, je l'ai désenveloppé, j'ai armé la culasse, le mec il me regardait : tiens, un client avec une mitraillette ! Tu vois ! C'est toujours plein de gags comme ça. Comme là, j'arrive, les mecs étaient le nez sur leur papier, je leur dis, bon, la caisse, ils me regardent et après un mec dit : oh pardon ! Il se dépêche, il me file la caisse. Et après je me suis excusé parce qu'ils me faisaient vraiment pitié. Sans déconner, je leur dis, je ne voulais pas vous faire de mal, tu vois, ça me faisait chier qu'ils le prennent mal, parce que... ça me faisait chier qu'ils pensent que je pouvais tuer je les aurais sûrement pas tués, vraiment pas.

— Et pour te tailler ?

— **J.B.** Je suis parti en mobylette, j'ai fait deux cents mètres dans une rue. J'ail laissé la mobylette, qui était à moi d'ailleurs. Ensuite des copains m'ont aidé, on a planqué les trucs chez un mec.

— A Uzès ?

— **J.B.** Uzès, on est parti, là c'était à la campagne, c'est pour ça que ça ne me plaisait pas trop, parce que les trucs à la ville ça se passe vite, tu te perds vite dans les rues et le temps qu'ils viennent, bon, c'est trop tard, tu peux vachement calculer. Tandis que les trucs à la campagne, les gendarmeries... On ne sait jamais où ils sont. Puis pour se planquer, c'est dur, dans un village, on te remarque. C'est pour ça qu'on a pas fait le changement de bagnole. On avait peur de se faire repérer.

Donc on est arrivé à Uzès, là il y a eu un gag. On avait la bagnole pleine d'armes, elle a été déplacée à un moment donné la veille. On a flippé vachement là dessus. Je pense que c'est un des mecs qui l'a fait parce qu'il avait la trouille, parce qu'elle n'a pas été fracturée, que dalle, elle a rien eu. Oui, parce qu'après il s'est passé un truc, on a fait Uzès, bon on a pas pu prendre le coffre à cause de la femme qui s'est mise à crier, on est parti...

— Il y a une femme qui s'est mise à crier ?

— **J.B.** La femme qui est sortie, qui s'est mise à crier. Il y a un hold up ! qui est allée téléphoner, bon on a laissé tomber le coffre, on est parti comme des cons, avec quand même la caisse, cinq briques, là on a rencontré sur une toute petite route, qu'on avait étudié pas mal, on avait fauché une DS, super bien, là on s'est régalé hein! On a rencontré d'abord une bagnole de gendarmerie, puis après on est entré dans la ville, sans changer de bagnole, on a croisé un barrage, ils ne nous ont pas tiré dessus, on a abandonné les armes, on s'est séparé moi j'étais avec un mec.On était devant un groupe de HLM, il y avait une saisie d'huissier; là aussi il y a eu un drôle de truc : tu vois quand j'étais au premier barrage, je dégoupille la grenade et après je savais pas comment faire, je me baladais, je cherchais un clou par terre. Tu vois le tableau, les flics qui nous coursent après, et moi qui cherche un clou par terre pour une grenade avec les vieilles qui discutaient au balcon ! Deux motards sont arrivés derrière nous, bon, on a sorti le pétard, on l'a braqué, on l'a pris en otage, on se demandait bien ce qu'on allait en faire. Le mec avait même pas dégaîné, on lui a fauché son pétard. Les gendarmes ils ont des pétards pour les enlever, c'est très compliqué, ils sont lamentables, les CRS, ils ont la crosse dehors, lui il faut lever un tiret et compagnie. Donc on l'a désarmé on savait pas ce qu'on allait faire on part avec lui en moto.

— Ils étaient deux ?

— **J.B.** Il était à pied, on lui dit pousse la moto devant on va voir ce qu'on va faire et on voit tous les autres qui arrivent on s'est mis derrière lui un pétard de chaque côté, on avait laissé tomber les gants et les masques, tu vois. J'étais avec un mec qui soi disant aussi a connu Puig Antich. Il faudrait vérifier parce que c'est grave, il a emporté le magot. On voit des bagnoles qui passent, les flics disent aux bagnoles de se barrer, alors moi je me suis éloigné, y a une bagnole qui est arrivé, j'ai tiré devant. On a fait descendre le mec, on a mis le flic au volant, on est parti. On a tiré. Quelques balles derrière sur eux, on les a pas eus, ils nous suivaient à 50 mètres

Le témoignage d'Antoine Lefebure

Je prévoyais l'année dernière de faire pour Libération *un reportage sur ces fameux* « jeunes braqueurs fous » *dont les exploits défraient régulièrement la chronique. Je suivis plusieurs pistes qui me menèrent à des petits casseurs de banlieue ou à de sympathiques mythomanes. Puis, un jour, Jean se présenta à* Libération. *Petit et effacé, il avait le genre de tête qu'on oublie facilement. L'histoire qu'il me raconta semblait se tenir, et il faisait preuve d'une intelligence et d'une lucidité assez rares. Impressionné par son récit, je lui donnai rendez-vous chez moi pour parler plus tranquillement. Il vint dans un état d'excitation extrême, car il avait l'air de mettre au point plusieurs coups, tous plus suicidaires les uns que les autres. Quand je sortis mon mini-cassette pour l'interview, Jean réfléchit avant d'accepter :* « Bon, de toute façon, comme je serai mort dans quelques jours...»

Un rapport de confiance entre nous s'était créé qui lui permettait de parler librement de tout ce qui le tenait à cœur. Et commença le long récit de sa vie et de ses fantasmes, le tout entrecoupé de rires nerveux (de part et d'autre). Je ne savais pas si j'avais à faire à un mythomane de talent, à un vrai braqueur ou à un mélange des deux. Tout sonnait pourtant vrai dans son récit. Nous fîmes ensuite quelques courses pour dîner avec des amis : « Qui c'était ton copain ? » - « Il n'est pas très palpitant » *me dit-on après un repas auquel il avait assisté comme un jeune homme timide.*

Trois jours après, il revint inopinément : « Tout ce que je t'ai raconté sur l'enlèvement, cela ne tient plus : les armuriers à Paris sont des cons, je n'ai pas eu l'arme que je voulais et puis j'ai une rage de dents. Je crois que je vais tout simplement me tirer une balle dans la tête ». *Il restait sourd à mes conseils (qui dans ces cas-là, sonnent toujours un peu curé). Il partit avec un petit sourire triste. Je pense que s'il n'est jamais revenu me voir, c'était pour ne pas passer pour un « cave », qui ne tient pas à ce qu'il a dit. Un beau dimanche de mai, en feuilletant le journal, je compris que ce* « tueur sorti du néant », *c'était lui dont le récit, impubliable tant qu'il vivait, dormait dans un tiroir. C'est ce que les professionnels de l'information appellent un scoop, moi, ça m'a fait un grand froid dans le dos.*

A.L.

Jean Bilski raconte la vie de Jean Bilski

toujours la même distance. On est sorti, on ne savait pas où aller, on lui a dit : nous on s'en fout, on veut pas aller en taule, on veut caner, si tu veux t'en tirer tu te démerdes à les semer, tu connais la région. Le mec s'est démerdé quoi !

— Qu'est-ce qu'il disait, c'était quoi son attitude ?

— **J.B.** Il disait : calmez-vous je fais ce que je vous me dites, je sais pas ce qu'il disait exactement, je sais qu'après il a dit qu'il avait des gosses, que son gosse étant blond et tout. On lui a dit que nous aussi on avait des gosses et qu'il nous faisait chier. On lui a dit aussi : toi tu n'es qu'un gendarme, peut être qu'ils vont tirer tes collègues sur nous, on ferait peut être mieux de t'échanger, d'aller dans une mairie, une préfecture, prendre un mec, il a dit : mais comment, mais je suis lieutenant, moi ! Tu vois le mec ! Il était vachement outré, un peu le genre aristo. On s'est trouvé sur la route, il y a eu le coup du garde-barrière...

— C'est quoi le garde-barrière .

— **J.B.** Oui, bon, ils ont fait baisser la barrière, on arrive. On dit au mec, c'est toujours le flic qui parlait, parce que les gens voient un mec avec un casque, ils obéissent, il a dit de lever la barrière, il l'a levée. Ah non, d'abord, on a reculé, sur eux pour leur balancer la grenade dessus, parce que ça commençait à bien faire qu'ils nous suivent. Chaque fois on s'arrêtait, on lui disait, comme il était le chef des mecs qui étaient derrière, on lui disait de leur dire de s'arrêter,mais ils ne le faisaient pas. Alors on a reculé avec la grenade, il s'est affolé, on a dit au garde barrière de leur laisser la commission de ne pas nous suivre.On a pris un peu de distance. On a fait arrêter une bagnole, un représentant qui avait une belle malette d'ailleurs je lui ai demandé s'il avait des ronds dedans, il a dit : non.Il croyait que c'était un film où je ne sais pas quoi, le mec ! Il nous demandait : c'est sérieux ?On allait prendre sa bagnole, c'était une 304, on avait laissé le magot dans l'autre. On est revenu en marche arrière, on a repris le truc, on est reparti, en direction d'Avignon. A un moment donné, on avait semé les flics, le motard on a discuté avec lui et il a compris qu'on était pas des mecs comme d'habitude, je crois qu'il s'attendait à être frappé,qu'on soit vachement plus violents qu'on était, alors que là on discutait, on était vachement calmes, pas excités du tout, on rigolait. On l'a abandonné dans une colline, il nous a serré la main, il croyait qu'on allait le tuer et tout, vachement solennel, très bien. Il voulait toujours pas qu'on lui prenne son pétard, il disait que ça allait nous attirer des ennuis, alors on lui a mis le casque sur la tête pour qu'il n'ait pas mal.

— Comment ça ?

— **J.B.** Oui, c'était un motard, il avait un casque. On lui a dit choisissez votre endroit, lui s'est mis dans la pierraille comme un débile, alors qu'il y avait des herbes. On lui a mis le casque on l'a attaché avec sa ceinture et on est reparti. On a passé un pont, à Avignon, il y a pas mal de ponts, il y avait une 404, ils nous ont laissé passer. Visiblement ils devaient attendre le motard, ils ont vu que deux, ils nous ont laissé passer. A l'entrée d'Avignon, sur un grand pont aussi, il y avait des flics en pagaille, je n'en ai jamais vu autant. Là, ils nous ont laissé passer aussi on s'est retrouvé dans Avignon, on a laissé la bagnole entre le commissariat et la gendarmerie sans le savoir, et on est allé chez des mecs qu'on connaissait, vachement bien.

— Ils étaient complètement naze les flics !

— **J.B.** Complètement, lamentables ! Ils sont souvent lamentables.

— Tu asremarqué dans d'autres affaires aussi, qu'ils se démerdent comme des ...

— **J.B.** Oui, à Narbonne, j'étais à dix mètres d'eux, il faut pas déconner !

— Après ce coup d'Uzès, alors?

— **J.B.** Oui, après Uzès; j'ai vachement flippé. Je suis parti. Pour sortir d'Avignon, je me suis changé de fringues, tout ça, je me suis fait couper les cheveux, j'avais les cheveux vachement plus longs que ça avant, j'ai pris l'air minet. On me disait que j'étais un étudiant troskyste, c'est te dire ! J'ai pris le car, je suis monté jusqu'à Orange, après j'ai pris le train, je suis descendu jusqu'à Toulon. Comme on avait enlevé les gants on avait laissé les empreintes partout. Je me suis dit qu'avec les empreintes, ils ne sont pas cons, ils vont me retrouver,je me suis planqué. Peu de temps après, j'ai fait une banque principale. C'est pas comme à Paris, à Toulon, tu as les banques principales et les petits, breaux de quartier où tu as deux, trois mecs. C'était une banque principale,je pensais qu'il y aurait beaucoup de ronds, en fait, il n'y avait que 5 briques, on était deux.

— Dans ces cas-là vous partagiez à deux ?

— **J.B.** On partageait complètement, mais là j'ai pris des ronds parce que j'en avais marre de me faire arnaquer : parce que c'était toujours moi qui finançais. Comme là, il fallait financer les gabardines, les flingues,j'ai pris deux cent cinquante mille balle, enfin j'ai eu deux millions 500 et lui deux millions. On s'est séparé. Je suis parti chez mes grands-parents, je suis resté un moi et je suis revenu. Là, je pensais à faire un enlèvement. J'avais repéré un mec. Et Edern Hallier, on a voulu l'enlever aussi !

— Pourquoi ?

— **J.B.** Parce qu'il nous a énervé, les trucs du Chili, tout ça. On s'est dit pourquoi pas, on se l'enlève, lui ça lui fera de la publicité, il fera pas chier, il y aura pas de pet. Et puis on est parti, j'avais une Opel à ce moment-là; à Lyon la bagnole a été niquée, on est redescendu, on a laissé tomber.

— Quand vous vous faisiez contrôler, t'avais des papiers ,

— **J.B.** Oui, la bagnole était à moi, mais comme on avait les cheveux longs, que c'était une grosse bagnole

Pendant un moment on a rien fait, on en avait plein le cul. Je pensais moi faire un prisunic parce que j'avais repéré un prisunic. Ça fait deux, trois ans que je cherche à faire un gros coup, parce que j'en ai plein le cul de faire des banques. Je suis persuadé que les banques c'est débile. Je cherchais donc à faire un gros coup, soit une paye... Alors chaque fois on me donnais des indications. Il y a une nénette qui m'a filé un prisu, en fait ça ne correspondait pas au truc, la « Baraka » devait passer — c'est comme la « Brinks » — devait passer qu'une fois par semaine, pleine de ronds, en fait elle passe tous les jours, donc il y avait beaucoup moins de ronds : après on m'a filé le casino de Bandol, c'était toujours des informations fausses. Alors comme j'en avais plein le cul de passer des heures à surveiller les trucs et que ça marchait jamais il me restait 600 tickets (on avait fait une banque : une million pour trois, une misère !), on s'est mis sérieux sur un enlèvement, qu'on a pas pu faire, un enlèvement de banquier le truc que je t'ai expliqué. Un hold up, le truc qui se passe rapidement, pour ne pas laisser aux flics le temps de s'organiser, pour les mettre vachement dans la merde.

— Finalement ça ne tient pas.

— **J.B.** Je peux le faire maintenant mais j'ai pas envie parce que je suis sûr de le réussir parce que les flics sont trop cons, sérieusement, tu vois.

— Pourquoi ça t'embête de faire quelque chose qui réussisse ?

— **J.B.** Parce que ça sert à quoi, je vais avoir des ronds, ça va être l'euphorie pendant une semaine et puis je prends des risques. Si je ne résouds pas les problèmes que j'ai. Comme je suis tenté de parler avec des tas de gens, comme je le fais avec toi, parce que ce que je raconte mettons les braquages, c'est la seule façon que j'ai de dire aux gens, de leur faire comprendre quelque chose. Si je veux discuter à fond avec quelqu'un, je suis obligé de lui dire que je faisais des braquages parce qu'il n'y a que là qu'il peut comprendre ce que je suis réellement. Autrement qu'est-ce qu'il voit de moi ? Il voit un mec, un peu minable, parce que je ne suis pas très brillant.

— C'est dangereux aussi ça.

— **J.B;** C'est ça qui est dangereux, c'est pour ça que ça ne sert à rien que je continue à faire des trucs comme ça, parce que ça ne changera rien à moi.

Devant le siège du Crédit Lyonnais, quelques instants après les coups de feu (D.R.)

— Tu crois pas qu'il y a une solution pour t'en tirer en faisant d'autres trucs ?

— **J.B.** Quoi ?

— Je ne sais pas moi. Il y a les trucs politiques, ou les trucs de boulot bien payés.

— **J.B.** Non, ce n'est pas une question de fric. Je te dis que c'est moi, mettons, c'est de mes fantasmes qu'il faut que je me débarrasse, de mes angoisses et tout ça. Ça je n'y arriverai pas parce que j'aurai plus de fric, parce que je militerai des trucs comme ça ! J'y compte pas, justement c'est pour ça que maintenant j'ai trouvé le truc où j'ai pas beaucoup de chances de m'en tirer, à moins que les flics soient tellement cons et que j'ai un destin hors série ! Et il faut être superticieux

— Mais pourquoi tu crois que tu ne peux pas t'en débarrasser de tes fantasmes ?

— **J.B.** Parce que ça me fait peur. pour moi, c'est plus difficile de draguer une nénette que d'attaquer une banque, c'est certain.

— Tu peux toujours t'en tirer de ça, te prendre en main. On peut t'aider aussi.

— **J.B.** Qui ?

— **Les gens.**

— **J.B.** Comment ?

— **Je ne sais pas !**

— **J.B.** Oh, j'ai jamais vu ça. je ne vois pas du tout comment, c'est un truc qu'il n'y a que moi qui peut le régler. J'en ai discuté avec des tas de gens, je suis prêt à en discuter avec n'importe qui, mais ça ne change rien, qu'est-ce que tu veux que ça change ?

— La discussion ça fait déjà beaucoup, non ?

— **J.B.** Oh, depuis le temps que je discute, ça ne fait pas grand chose.

— ...

— **J.B.**...

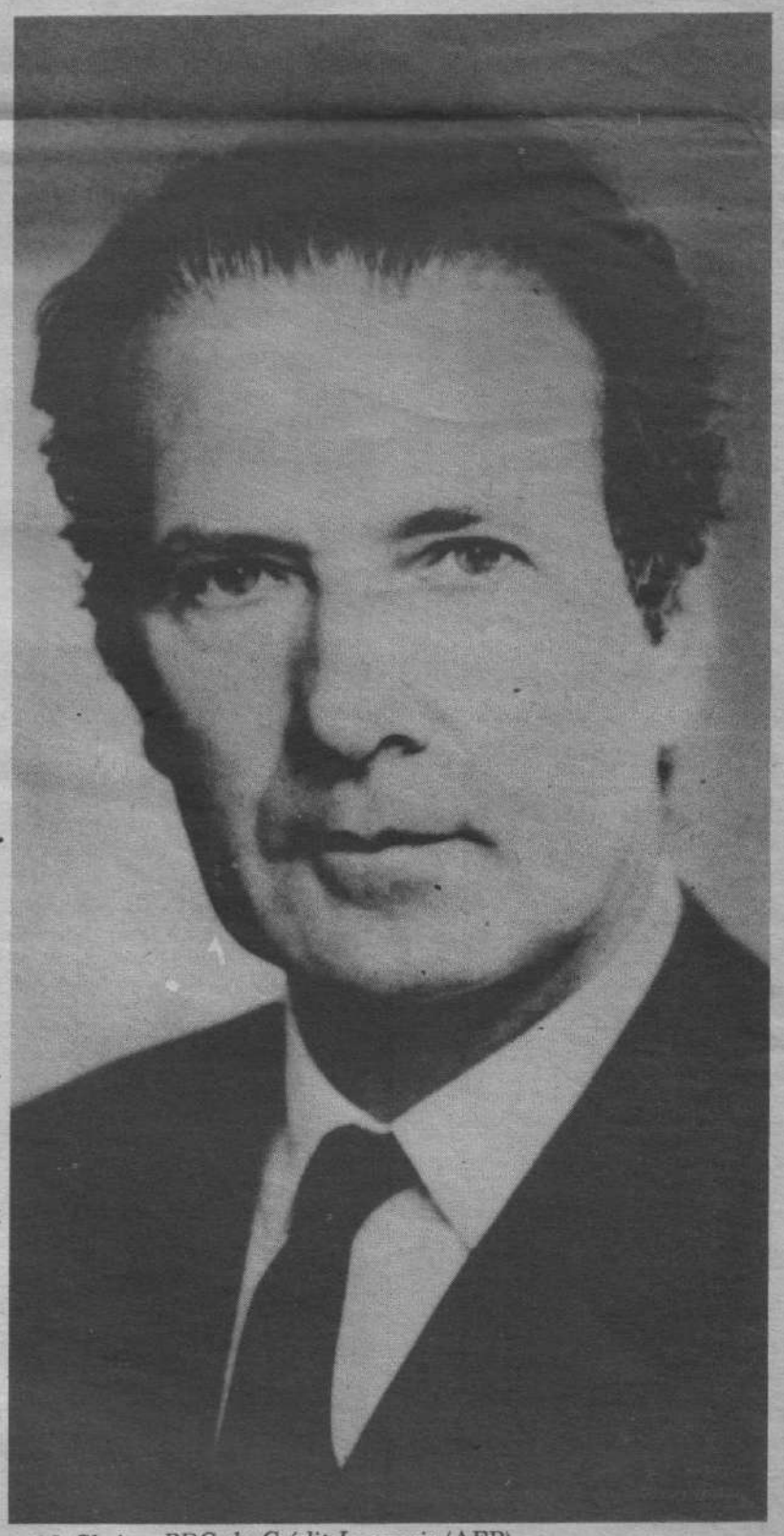
— Donc maintenant tu deviens suicidaire à cause de ça ?

— **J.B.** Oui, mais ça fait longtemps que je le suis, ça fait 5 ans, alors au bout de 5 ans, moi je pense que je suis fou, tu vois, je pense que je suis fou comme on peut définir un fou, d'après les normes je suis fou, y'a pas de pet.

— Pourquoi d'après les normes?

— **J.B.** Je ne sais pas, je machine des tas de trucs, je m'enthousiasme vachement facilement pour des tas de trucs qui ne se réalisent pas, parce que c'est pas réel. Je change vachement facilement, tu vois, je ne peux pas me fixer sur un truc. Mettons je suis, je vais me mettre sur les centrales nucléaires, je vais imaginer tout un truc super compliqué avec un groupe qui va rester vachement uni, qui va faire une communauté super pendant un an, ou alors bon l'autre jour c'était les fachos, on a été obligé de braquer les fachos de Nice, bon, pendant six mois on va faire le truc vachement bien organisé, niquer les fachos complètement, parce qu'ils sont super puissants à Nice. Enfin bon, c'est des trucs complètement irréalisables qui tiennent pas compte des autres gens. C'est des trucs qui sont à ma mesure...

La suite demain



M. Chaine, PDG du Crédit Lyonnais (AFP)

SUPPLEMENT MARSEILLE

Libération

DU 19 AU 25 MAI

La suite du récit de Jean Bilski par Jean Bilski

SIMEONI PLAIDE POUR LA CORSE

SOMMAIRE

LACQ

LIBAN: LA GUERRE INTERMINABLE

Libération 20.05.1976

La suite du récit de Jean Bilski par Jean Bilski

Nous achevons aujourd'hui la publication de l'entretien accordé il y a environ un an par un homme que nous ne connaissions pas encore, comme Jean Bilski, à notre collaborateur, Antoine Lefébure.

Ce récit est celui d'une vie, d'une trajectoire dont Bilski avait lui-même fixé le terme. Ce récit s'achève en 1975. S'il ne révèle rien des activités de Bilski ultérieurement et en particulier sur l'assassinat du PDG du Crédit Lyonnais, et sur son suicide, il restitue un itinéraire, la vérité d'une démarche, et celle vraisemblablement de ses actes vendredi dernier.

Lire page 4 et 5

JUSTICE

Condamnation de la «Sécurité» giscardienne (Suite)

LA RESISTANCE DES JUGES AU CONTROLE ETATIQUE

La prochaine discussion devant le parlement des quatre projets de loi relatifs à la « sécurité » continue à provoquer de nombreux remous. Mardi, ce sont l'Union syndicale des magistrats, le Syndicat de la magistrature et l'Association des juges de l'application des peines qui ont publié un communiqué commun pour protester contre l'un des projets qui les concerne directement. Il s'agit de celui visant à soumettre au ministère public et à l'administration pénitentiaire (donc, de fait, au pouvoir exécutif) les décisions des juges de l'application des peines portant sur les libérations conditionnelles, les autorisations de sortie et les réductions de peine.

Ce projet a évidemment un double avantage pour le gouvernement. D'une part, il durcit le système répressif en rendant encore plus difficile pour les détenus l'obtention de ces mesures. D'autre part, il lui permet de contrôler totalement l'action des magistrats dans ce domaine, augmentant ainsi son emprise sur une corporation contre laquelle il dirige actuellement une vaste opération de reprise en main.

C'est bien sûr, ce second aspect du projet que vise essentiellement le communiqué envoyé au président de la République : « *Les juges de l'application des peines voient dans ce projet une grave atteinte à leur indépendance de magistrats de siège, garantie par la Constitution.* »

Cependant, les signataires du communiqué ne sont pas pour autant favorables à un maintien de la législation actuelle, laquelle confère à chaque juge d'application des peines un pouvoir sans contrôle. Nous reviendrons d'ailleurs très prochainement sur les conséquences de cette situation. Mais la solution proposée par les magistrats est évidemment toute autre que celle projetée par Poniatowski et Lecanuet. « *Il leur apparaît*, poursuit le communiqué, *que seule une autorité judiciaire du siège est qualifiée pour trancher d'éventuels conflit.* »

Reste maintenant à savoir jusqu'où sont prêts à aller les magistrats pour refuser leur mise sous tutelle par l'Etat. Car celui-ci paraît bien disposé à employer les grands moyens pour parvenir à ses fins.

D.F.

Deux étudiants en flagrant délit.

Demain à partir de 13 heures, devant la 23ème chambre correctionnelle de Paris, autrement dit devant le tribunal des flagrants délits, comparaîtront deux étudiants, Michel Roux et Psacla Colomb, arrêtés jeudi dernier quai de la Tournelle. Ils faisaient partie d'un groupe qui avait poursuivi des militants d'extrême-droite venus en commando à Jussieu. Pris en possession d'objets pouvant servir de matraques, ils sont inculpés de port d'arme illégal.

Les médecins toulousains condamnés.

Après leur condamnation mardi, par le tribunal de Toulouse à verser au conseil de l'Ordre, une somme équivalente au montant de la cotisation annuelle, les médecins toulousains ont tenu une conférence de presse. Ils voulaient en effet préciser que pour la première fois, en fait « le conseil de l'Ordre avait été débouté » puisque le tribunal n'avait pas condamné les médecins à payer de dommages et intérêts. « C'est un jugement politique » ont-ils estimé.

La justice acharnée.

Déjà condamné à un total de 37 ans de prison pour 23 vols et escroqueries, un homme de 46 ans a été condamné mardi à 20ans de réclusion criminelle par la cour d'assises de Dijon pour le meurtre d'une femme, ancienne amie d'enfance. Les circonstances du meutre n'ont pas été éclaircies au cours du procès.

Débat au 14 juillet.

Demain soir, le cinéma « 14 juillet » organise à 22 heures une séance spéciale avec la projection du film de Michel Brault « Les ordres ». Elle sera suivie d'un débat avec des membres du Syndical de la magistrature.

CECCALDI (Suite)

Le substitut Ceccaldi. (Photo Michel Artault)

UN SILENCE COMPLICE

Nouvelle « justification » de M. Lecanuet dans l'affaire Ceccaldi : « *Mon devoir est de donner à tous les tribunaux sans exception, y compris ceux du nord de la France, l'ensemble du personnel judiciaire nécessaire à leur bon fonctionnement*, a déclaré mardi le garde des Sceaux, M. *Ceccaldi était le seul candidat au poste de Hazebrouck...* » Ce dernier argument que M. Lecanuet donne vraiment très tard, ne change pas grand chose au « fond » de l'affaire de la mutation du substitut de Marseille, à savoir « les ententes pétrolières ». Des rumeurs persistantes font d'ailleurs état de nouvelles pressions pour aboutir à des non-lieu en faveur des dirigeants pétroliers. Le silence depuis plusieurs jours autour de ce problème montre combien l'argument de M. Lecanuet selon lequel « *le dossier ne sera pas enterré* » est convaincant.

L'ASSASSINAT et le suicide

Suite de la 1

Ce document a été repris dans de nombreux organes de presse. Nous avons communiqué aussi des extraits de bandes magnétiques aux radios qui en faisaient la demande, sans aucune contre-partie. L'un de nos objectifs était en publiant cet entretien, de faire la vérité sur une affaire qui était utilisée dans le cadre de la campagne gouvernementale sur la crimialisation de la société et de sa contestation, sur la sécurité. Au cours de cette campagne, l'acte de Bilski a été successivement présenté comme le fait d'une organisation anarchiste, d'un groupe de terroristes, comme une tentative d'enlèvement, comme l'acte d'un kamikase, manipulé ou téléguidé.

Sans preuve, le ministre de l'Intérieur avait aussitôt déclaré : « Des groupes semi-anarchistes et semi-gauchistes » sont à l'œuvre, qui commettent des « attentats politiques ». En apportant ce document, en rétablissant une partie de la vérité, qui est d'abord celle d'un homme, « Libération » a déréglé cette campagne.

D'autant que ce document interpelle chacun, comme elle interpelle les mythes du gauchisme, les références à la « terreur » et à la guerre civile. C'est ce débat que nous ouvrirons dans les jours à venir. S.J.

LA SUITE DE LA VIE DE JEAN BILSKI PAR JEAN BILSKI

— Comment ça s'est passé ?

— JB. Mais c'est des trucs qui sont pas possibles parce que là je m'imagine un truc où ce serait moi qui aurais le beau rôle, finalement.

— Comment ça s'est passé le truc à Nice ?

— JB. A Nice, depuis très longtemps, les fafs sont implantés. Un collègue s'est fait frapper. Ils sont implantés parce que les gauchos ont bien voulu les laisser s'implanter, parce que justement les fafs en général, et à Nice, ne réfléchissent pas à ce qu'on dira d'eux, ils s'en foutent complètement. Ce qu'ils cherchent, c'est à casser du gaucho ou des mecs comme ça. Et la faiblesse du gaucho c'est toujours se demander ce que dira l'opinion publique, ce que diront les masses, tu vois, et ils se font casser la gueule depuis des années comme ça, et ils comprennent pas, c'est ça qui me tue. Moi quand je me fais frapper, ma première réaction, c'est : je vais descendre le mec, c'est normal, ou lui casser une jambe, ou lui faire comprendre que je suis plus fou que lui, tu vois. Là, il se trouve que c'est un bon collègue à moi qui s'est fait frapper ; ç'aurait été un autre, je m'en foutais complètement, parce que c'est bien fait pour leur gueule, mais comme c'est un mec bien, on est allés à deux là-bas pour lui filer un coup de main. Il ne voulait rien faire, mais à un moment donné, il s'est trouvé entre deux fachos, et qu'on avait un pétard, on l'a sorti, mais ce n'était pas prévu du tout, parce qu'autrement, on aurait eu trois pétards, on aurait été masqué et tout. Nice, y'a pas à en parler.

— Mais tu n'as plus de projet alors ?

— JB. Moi, c'est la question du temps. Si je pouvais être sûr, mettons qu'il se passe quelque chose, mettons que mon enlèvement va réussir dans les 15 jours, c'est possible si je m'y mets, parce que ce qui me gêne jusqu'à maintenant, c'est de faucher une bagnole : je pourrais faire des faux papiers et en louer une, je pourrais faire mon truc, j'aurais 100 briques. Après il faudrait que je recrute des mecs, que je trouve des faux papiers et en louer une, je pourrais faire mon truc, j'aurais 100 briques. Après il faudrait que je recrute des mecs, que je trouve des mecs que ça intéresse et tout : parce que maintenant j'en ai pas discuté parce que je n'aime pas discuter d'un truc qui n'est pas réalisable matériellement. Il faut trouver des mecs qui ont les mêmes motivations que moi. Parce que moi ce que je voudrais c'est monter un truc, on prend un terrain pourri, qui a été détruit complètement, brûlé même si possible, avec les moyens qu'on a, on peut le remettre d'aplomb, ça prendra bien cinq ans, dix ans, on fait un truc super chouette, on est une vingtaine de mecs et de nénettes qui s'entendent vachement bien avec les gens qu'il y a autour, qui remettent le truc d'aplomb, biologique, avec recherche, en travaillant le moins possible, en essayant d'automatiser le truc, parce que je ne veux pas revenir à l'heure des choux, je veux mettre un tracteur. Au bout de dix ans, qu'on est bien avec les gens, on voit le rapport de force, on dit : maintenant il y a plus un flic qui rentre ici, plus de contrôle pour le shit, des trucs comme ça, je ne sais pas, il y a plus un flic qui rentre ici, il se fera descendre s'il rentre ; si il y a un mec recherché, il peut venir ici, s'il y a quelqu'un qui nous bousille ce terrain qu'on a remis d'aplomb, une usine qui nous fait chier, une centrale nucléaire, on la fait sauter. Et le dire ouvertement. Je pense qu'ils seraient niqués si on a bien calculé notre coup. On peut rien nous faire.

— Ça, ça peut marcher ?

— JB. Oui, mais il y a le temps, et il y a les gens surtout, parce que les moyens matériels je suis sûr que ça peut marcher. Trouver 100, 300, 500 briques, c'est pas dur.

— Et les gens t'y crois pas ?

— JB. Pas maintenant, je vois pas. Il faut expliquer, discuter.

— Par exemple quand tu fais un coup dans une banque, tu prends un otage, tu n'as pas la trouille de faire massacrer un innocent ?

— JB. J'ai pris en otage que des flics jusqu'à maintenant. A Narbonne, mettons, j'avais une fausse grenade et un pétard. Là, je pensais que je m'en sortirais pas, enfin si, je déconne. C'est-à-dire qu'au départ, je pensais faire un truc à Toulon, qui est très près des flics, super dangereux, j'ai eu la trouille alors j'ai fait un truc à Narbonne qui est le même style, mais où j'avais une chance de niquer les flics sur la rapidité. Je partais à pied, mais il y avait un sens interdit, la foule, un tas de trucs, une piétonnière, et je me barrais.

Je suis arrivé dans la banque, ça ne s'est pas passé du tout comme je le pensais. Dans les grosses banques, (ça fait deux fois que ça me le fait), le caissier fait le beau, il veut pas filer les ronds, parce qu'en général, les mecs qui sont à la caisse c'est les plus cons, ceux qui présentent bien, les plus larbins. Donc il refuse. A Toulon, il a refusé, ce n'est pas moi qui avais le pétard à ce moment-là, j'ai dit au mec de tirer, à côté évidemment, c'était prévu, le mec s'est exécuté, là c'est

DU PDG DU CREDIT LYONNAIS

de Jean Bilski

pareil, moi j'ai tiré à côté. Mais comme ça avait pris plus de temps, je me suis dit : les flics vont arriver, donc il ne faut pas que je sorte maintenant, alors j'ai attendu, les flics arrivaient pas. C'est-à-dire qu'avant, un signal d'alarme s'était déclenché, c'est ce qui m'avait décidé à le faire parce que j'avais vraiment la trouille, c'était à Narbonne, une ville où les flics ont un fourgon, une 404, une moto, et trois vélos : ils sont arrivés en retard. Enfin, j'avais compté que s'il n'y avait pas de pet, je prenais la caisse, m'en allais en courant, le temps que les flics soient là, j'étais dans le sens interdit, où on se croisait presque. Ça ne s'est pas passé comme ça, je me suis dit, les flics vont arriver, je vais attendre. J'ai attendu un moment, j'ai demandé si les mecs avaient des bagnoles, ils m'ont dit non, c'était pas vrai, mais enfin j'ai pas insisté, j'ai vu que les flics venaient pas, ça a duré une minute, deux peut-être. D'habitude, il leur faut une minute et demie ! J'ai pris un mec qui semblait être un espèce de responsable parce qu'il avait un bureau à part, et recevait des mecs, je l'ai pris, je suis allé jusqu'à la porte avec lui, j'ai vu personne. Jusqu'à ce moment-là, j'attendais les flics, c'est moi qui avais le pistolet sur la tempe et la fausse grenade à la main. Si les flics étaient rentrés, qu'ils avaient pas cru à la fausse grenade, je me suicidais, il n'y avait pas de pet pour les mecs, parce que la grenade explosait pas. Mais je pense que quand tu as une grenade, ils cherchent pas à comprendre si elle est vraie ou pas. Parce que là, ils sont sûrs que tout le monde est tué.

— T'es dans quel état à ce moment-là, comment ça se passe dans ta tête ?

— JB. Quand je suis à l'intérieur, je suis calme, j'attends, je m'en fous complètement, la tête un peu vide. Avant j'ai la trouille, une trouille ! Ça me serre les boyaux, j'ai envie de chier, avant de rentrer. Après, j'ai la trouille parce que j'étais à pied, (j'étais content aussi parce que j'avais réussi). Mon repli prévu à la bagnole était impossible parce que je suis parti dans l'autre sens, les flics sont arrivés juste au moment où je partais. J'étais en train de courir dix mètres plus loin, ils ont dû croire que c'était un mec qui s'était échappé juste au début, qui avait téléphoné. Parce qu'il y a un système d'alarme dans ces grosses banques. Je le savais. Ils m'ont dit non, mais je le savais. Je croyais qu'ils me poursuivaient, je suis entré dans le premier magasin venu, j'ai braqué le mec, un jeune, le vendeur, très bien il me dit : je veux pas d'histoire. Je lui dis : si vous êtes brave, vous faites pas de mouron. Je suis resté dans le magasin, la patronne est arrivée, et deux clients, j'ai braqué la patronne, les clients, je me suis fait remettre une gabardine, un sac pour changer d'aspect. Je suis sorti, les flics étaient arrêtés, je ne sais pas pourquoi, il y avait des mecs en bleu autour d'eux, à vingt mètres à gauche. Ils étaient passés devant le magasin. Je suis sorti quand même, je suis allé un peu plus loin dans un autre magasin, je me suis mis dans l'encoignure, j'ai regardé, la nénette que j'allais prendre en otage m'a vu, elle est rentrée, je suis parti dans les petites ruelles de Narbonne, en direction opposée où je devais aller pour me replier : j'ai attendu dans un bar, je me suis changé, j'ai enlevé la gabardine, j'ai attendu une heure, j'ai rejoint la bagnole, j'ai attendu encore le train parce que je les voyais tourner, les gendarmes. Ils sont restés plus longtemps que les flics, ils sont plus tenaces, il y avait des gens qui parlaient du braquage, c'est pas possible une ville comme ça, que les gens te regardent tous, ils sont cons dans ces petites villes. Ils parlaient tous de ça. J'étais malin, moi.

— Qu'est-ce que tu pensais, là ?

— JB. Je me disais qu'ils étaient cons parce qu'ils faisaient une affaire personnelle. On aurait dit que l'argent était un peu à eux. Je n'avais jamais vu ça. Les gens qui étaient là, ça devait être des petits cons parce qu'ils ne travaillaient pas, je ne sais pas, et puis c'était pas des ouvriers, je crois pas, ça doit être un phénomène des petites villes. Je crois que il y a des mecs qui ont apprécié parce qu'ils ont dit : « Il est gonflé le mec d'avoir fait ça ».

— Ils te regardaient d'un drôle d'œil aussi ?

— JB. T'as toujours l'impression dans ces cas-là. En plus, j'avais les super pattes, parce qu'avant j'avais la barbe et je m'étais rasé en laissant les pattes, je pense qu'ils avaient donné le signalement à la radio.

Il y était le lendemain dans le journal : ils ont marqué que j'étais certainement un déséquilibré. Ils ont dit aussi que j'avais un accent qui roulait pas méridional, il faut dire qu'à Narbonne, ils ont un drôle d'accent aussi. Ils ont cité aussi que quand j'étais dans le magasin, ils m'avaient filé une gabardine de vieux et j'ai dit : je suis mal là-dedans, ils ont écrit : le gangster se trouve pas élégant ! C'est assez rigolo après !

— Mais maintenant pourquoi tu veux faire des coups qui échouent, t'as toujours voulu faire ça ?

— JB. Non, j'ai voulu des coups qui réussissent pour faire quelque chose après, ou alors que les gens le sachent, je ne sais pas exactement ce que je voulais, je ne me suis pas analysé. Maintenant, la semaine dernière, je me suis dit, c'est fatiguant de faire une banque, l'angoisse et tout, moi je vais me suicider tranquillement, je vais filer mes armes à quelqu'un, je vais acheter un pétard en vente libre, pour qu'on ne fasse pas de recherche parce que si on trouve mon pétard, il a tiré plusieurs fois, à Uzès et tout ça, les mecs qui l'auront ils seront emmerdés si je me suicide avec, ils vont faire des recherches. Et puis ça me fait chier, parce que je me dis, pourquoi moi je me suicide, il y a les gros cons qui sont à côté, tous les gens qui sont cons et qui vivraient tranquillement, c'est pas normal. Donc je me suis dit : je vais faire un truc pas possible, si possible avec des gags, faire mettre de la pop music ou faire distribuer de l'argent. Parce que moi je me dis il n'y aura pas de ronds dans la caisse, je compte pas partir, je vais rentrer dire : je veux parler au commissaire Tollens, un commissaire fou, d'ailleurs, un cow-boy, je veux le bureau du sous-directeur et là, je vais prendre tout le monde en otage, j'essaierai que les mecs soient le mieux possible, je préparerai un truc pour qu'ils comprennent bien que moi je veux mourir mais qu'eux ils doivent me donner envie de vivre, parce que si je meurs, la grenade que j'ai en main va exploser. S'ils m'énervent, je me suicide, sur un coup de tête. En plus, ils ne peuvent pas me faire durer, parce que si je m'endors, une grenade ça a vite fait de glisser d'une main.

epilogue boulevard des Italiens. (AFP)

— Comment ils peuvent te donner envie de vivre ?

— JB. En me laissant faire tout ce que je veux, en m'ouvrant le coffre, il y a peut-être un milliard dans le coffre. Je prendrais trois cent millions et j'essaierai de faire distribuer le reste, ou le brûler, pourquoi pas.

— Tu aimes l'argent ?

— JB. Ah non. J'aime l'argent dans la mesure où ça peut me servir à m'acheter un terrain ou un truc qui me sert, le papier je m'en fous complètement.

— T'as pas peur de mourir, même en y pensant avant ?

— JB. Non. Non, non ce qui me fait peur plutôt, ce serait qu'un mec me saute dessus, parce que vraiment je ne sais pas si j'arriverais à lui tirer dessus. Je pense que je le ferais mais ça me fait chier, je risque d'hésiter. Au début, j'avais pensé me faire mettre un tube avec une ficelle pour me tirer une balle dans la gorge, un truc artisanal comme il y en a dans les prisons, facile à faire. Là où je vais, je peux entrer avec un pétard sur la tête, c'est pas grave. Vu l'endroit que c'est, assez dégagé, ça ira.

— Tu veux vraiment le faire ?

— JB. Dans quelques jours.

— Personne ne peut t'en empêcher ?

— JB. Non, non absolument personne.

— Tes copains, qu'est-ce qu'ils disent ?

— JB. Là, je leur ai pas dit, parce que la première fois, ils ont flippé, ils voulaient m'en empêcher. C'est pas la peine. Je l'ai dit à un mec qui fera rien, pour qu'il prévienne. En fait, il vaut mieux qu'ils ne soient pas au courant, comme ils travailleront tous, comme ça ils travailleront, je leur laisserai une lettre, si les flics la trouvent ils penseront qu'ils n'étaient pas au courant. De toute façon, ils travaillent, ils ne peuvent pas être accusés de faire ça puisqu'ils ont des sources de revenus.

— Ça peut faire tuer des innocents, en plus de toi.

— JB. Comment des innocents ?

— Des gens qui passent.

— JB. La grenade, elle est fausse, ils font des répliques d'armes en aluminium. La réplique est mal faite, le quadrillage est bien reproduit, mais pas la tête, alors j'ai collé dessus une tête, un bouchon allumeur de grenade française d'exercice que j'ai trouvé dans une colline. Elle est assez réelle, sauf pour un mec qui s'y connaît, parce que mon bouchon est rond, et sur les grenades américaines, il est carré. Si un mec s'y connaît je suis niqué.

— Tu comptes même pas te tailler ?

— JB. Je compte qu'ils vont me laisser partir parce qu'ils comprendront que j'ai aucune chance de m'en tirer, ils vont me donner une bagnole, je prends peut-être un flic en otage, je vais dans une colline que j'ai prévue, j'aurai un fusil à lunette automatique que je vais acheter maintenant, et un fusil à pompe, j'enterrerai les ronds, si je rencontre les flics je les allume, si je passe à travers, c'est bon.

— Si tu passes à travers tu seras déçu ?

— JB. Je sais pas ce que je ferai parce que vraiment là c'est qu'ils sont caves. Qu'est-ce que tu veux faire s'ils sont si caves !

— C'est du désespoir de faire une action comme ça qui n'a quasiment aucune chance de réussir.

— JB. Je sais pas, faut être tranquille. J'ai l'habitude, je vois toujours les trucs finis. Les trucs marxistes tout ça je les ai assimilés, mais ce qui domine chez moi c'est le reste. C'est tout bon ou c'est tout mauvais. C'est faux mais je raisonne comme ça. Je vais m'engager sur ce truc, il faut que ça marche au poil, dès qu'il y a un petit pet, c'est fini, je suis malade et tout, je laisse tomber. Ça me fait chier d'avoir ces phases de dépression d'enthousiasme et tout, parce que ça veut rien dire.

— En ce moment t'as pas l'air déprimé ?

— JB. Je peux très bien rigoler et être vachement déprimé. C'est nerveux. Je peux pas dire. Ça peut venir d'un instant à l'autre.

— Tu pourrais cultiver des petits pois, des chèvres.

— JB. Oh, il faut des ronds, et des gens, je veux tout ou rien, pas de truc...

— Il n'y a pas de rien ni de tout faut t'y faire.

— JB. C'est pas possible, c'est pour ça que je suis fou, parfaitement conscient de mes tares et que j'arrive pas à m'en débarrasser.

— Tout le monde y arrive, même les plus tarés.

— JB. Moi, j'ai pas envie, en plus c'est pénible. Paresseux oui. De toute façon n'essaie pas de me convaincre, tu n'y arriveras pas. Je cherche pas à réfléchir là-dessus, parce que si je réfléchis, je peux arriver à la conclusion que je suis quand même un mec assez bien, que je peux faire des trucs formidables, mais ça dure pas longtemps.

— Qu'est-ce que c'est cette histoire de pouvoir ?

— JB. Au fond je pense que je suis un pourri, que je suis un mec qui cherche à avoir un pouvoir. Si j'ai un maximum de ronds, ça me permet, par rapport aux autres qui n'en ont pas, je suis un peu le héros, j'ai le pouvoir de décider des trucs. Si je décide mettons qu'il y aura des chevaux, ils seront de telle race et pas celle-là. Ou il y aura des chèvres et pas d'électricité ou pas de plastique...

— Tu peux pas te mettre dans un projet avec d'autres sans être le roi du truc, c'est ton problème ?

— JB. C'est-à-dire que je veux pas être le roi de tous les trucs, mais je crois qu'au fond je veux qu'il y ait un aspect, les ronds, où on me doive quelque chose, où je peux être sûr qu'on me foutra pas dehors. C'est parce que j'ai peur que je fais ça. Je crois pas que je sois vraiment un salaud.

— Parce que t'as pris des coups sur la gueule.

— JB. Où ça ? Oui, quand j'étais gosse, j'en ai pris, c'est certain. Si je m'étais pas barré, je serais le barge complet comme j'entends le barge. Une fois à la maison, on a eu un mec qui bronchait pas de toute la journée, prostré. Ça vous fout la trouille de devenir comme ça.

— Tu regrettes rien de ton passé.

— JB. Non, en même temps, ça m'a fait réfléchir, permis de connaître des trucs. Je serais resté chez mes grands-parents, j'aurais peut-être vécu comme n'importe qui, ce n'est pas intéressant non plus. J'aurais peut-être été heureux, mais maintenant ça me plairait pas. Je pense pas que j'aurais été heureux, parce qu'ils avaient la vie dure mes grands-parents, les ouvriers agricoles, c'est pas le pied !

— Le bonheur c'est tout de même pas d'attaquer des banques !

— JB. Je cherche pas à dire les banques c'est une solution, ce qu'il y a de mieux. Pour moi, c'est une façon de parler, de communiquer peut-être, je ne sais pas, peut-être pour dire que ça va pas, c'est un truc de gosse. Mais quand quelqu'un veut faire quelque chose pour moi, j'accepte pas non plus, c'est débile complètement !

— Les flics vont parler le même langage que toi, on va te braquer aussi.

— JB. Je leur en veux pas, j'espère bien qu'ils vont me tirer dessus, autrement c'est plus des flics. Je demande pas aux flics d'être progressistes. Ça me révolte pas d'être tué par un flic. Si j'en tue un ce sera normal aussi. Il y aura peut-être des pères de famille. Peut-être un brave mec, il avait qu'à se planquer. C'est pour ça que j'aime mieux les flics que les gendarmes. Parce qu'ils sont plus pépères, il y a aussi des Toulon il y a des pieds noirs complètement fadas, mais il y a aussi des braves pépères tranquilles. Quand on diffusait sur le marché, on discutait avec un, il souriait, il s'en foutait complètement.

— C'est peut-être celui-là que tu pourrais tuer.

— JB. J'y peux rien parce que moi aussi je suis un mec...

— Mais c'est toi qui t'es mis dans la situation de te faire flinguer.

— JB. Qui c'est qui m'a mis dans la situation où je me sens obligé de braquer, pourquoi je fais ça. Ça peut être ma mère, ça peut être les gens qui ont fait du mal à ma mère. Elle m'a eu à 17 ans et demi, elle s'est barrée à Paris parce que dans le village ça se fait pas d'avoir un gosse, le mec s'était barré, elle osait pas me montrer.

— Et la société, le mode de vie actuel ?

— JB. C'est ça la société le mode de vie actuel, pourquoi dans un village la mentalité est comme ça, que ma mère s'est sentie obligée, dégueulasse d'avoir couché avec un mec sans être mariée ?

— Ça a commencé là ce refus de la société. Tu penses que t'as toujours été exclu.

— JB. J'en sais rien, quand j'étais chez mes grands-parents, le patron, c'était un ancien du Vietnam, un planteur. Il avait l'habitude des Vietnamiens, qu'on le monte sur son vélo, et tout. J'étais le souffre-douleur de ce mec déjà. Il y a aussi un truc important, je crois. On était dans un domaine, séparé du village, souvent seul... Je pouvais imaginer des trucs tout seul, sans qu'il y ait d'autres gens avec moi sans d'autres gosses.

— A dix ans, quinze ans ?

— JB. Là, j'étais avec ma mère, j'étais pensionnaire au lycée et j'étais heureux d'être au lycée parce que c'était horrible de rentrer chez moi, j'avais la trouille, je me faisais engueuler continuellement, j'étais un con, le mec lamentable. Je boulonnais, je **faisais tous les travaux. Quand j'ai eu 14 15 ans, sur** la question de sortir, d'aller voir des nénettes, ma mère était folle, une nénette enceinte pour elle c'était un truc atroce, elle pensait que quand tu baisais, tu mettais la nénette enceinte automatiquement. La pillule, pas question, elle sait pas ce que c'est.

— Quand tu sens déjà tout ça, c'est déjà important. Il y a des moments où ça va, d'autres ça va pas. Tu sais pas exactement. Mais ouand tu l'analyses, c'est déjà beaucoup. On est tous dingues, il y a simplement des degrés mais les pires c'est ceux qui le disent pas, qui le savent pas. Si t'arrive à parler plus, tu maîtrises plus.

— JB. Ça moi j'y crois pas.

NOUS ACCUSONS

L'assassinat du PDG du Crédit Lyonnais par Jean Bilsky le 14 mai a été le prétexte choisi par Ponia et la presse bourgeoise d'une campagne éhontée sur le thème de la « criminalité qui menace la sécurité de tous les citoyens honnêtes ».

De cet acte suicidaire et isolé qui n'a guerre de rapport avec une action politique, Poniatowski et les siens ont fait immédiatement la composante d'un vaste plan subversif regroupant l'assassinat du PDG du Crédit Lyonnais, l'éxécution de l'ambassadeur de Bolivie (l'assassin du Che) et les attaques de banques.

Le jour même *France Soir* osait expliquer que Bilsky était anarchiste agissant pour le compte du FRAP (organisation maoîste espagnole). Le lundi, le *Parisien Libéré* faisait sa une sur le plan de subversion gauchiste.

Et Ponia de surenchérir dans l'assimilation entre gauchisme et criminalité : « Le gouvernement va mettre fin aux actions conduites par des groupes semi-gauchistes et semi-anarchistes. Il y a eu des violences l'année dernière, notamment des hold-ups avec prises d'otages, des mesures ont été prises pour y mettre fin, et ils se sont arrêtés. Aujourd'hui, les problèmes sont différents. Ce sont des attentats politiques, mais nous prendrons les mesures nécessaires, appropriées et tout aussi sévères pour obtenir les mêmes résultats. » Contre les prises d'otages ? Cela a été l'utilisation de la brigade anti-gangs et l'autorisation pour la police de tirer à vue.

Déjà la bourgeoisie avait créé la Cour de Sûreté de l'Etat soit disant pour juger l'OAS et les généraux factieux partisans de l'Algérie française : aujourd'hui, elle s'en sert pour juger les autonomistes corses ou bretons, elle s'en sert pour poursuivre ceux qui soutiennent le juste combat des soldats pour leurs droits.

Déjà, sous prétexte de lutter contre la délinquance, la bourgeoisie avait fait voter en 71 la loi anti-casseur, des « engagements » avaient été pris devant le Parlement sur la non-utilisation de cette loi contre les travailleurs en lutte : aujourd'hui, elle s'en sert de plus en plus contre les militants syndicaux, contre les manifestants paysans; plusieurs dizaines viennent de récolter plusieurs mois de prison en vertu de celle-ci.

Aujourd'hui, sous le même prétexte de lutter contre la délinquance, il vient de faire voter au parlement quatre nouvelles lois scélérates accroissant les pouvoirs de la police et instituant le délit d'intention.

Aujourd'hui, c'est une petite sœur de la brigade anti-gang dont Ponia envisage la création pour lutter contre les soit-disants attentats politiques.

Verra-t-on la brigade anti-gang intervenir (il faut croire que les milices privées sont insuffisantes) pour faire évacuer les usines occupées ? Verra-t-on la brigade anti-gang traiter les ouvriers qui séquestrent leurs patrons comme des preneurs d'otages ?

Tant est connue l'ampleur de ce que Ponia entend par « attentat politique », tant est grande sa haine de classe contre les travailleurs qu'il est légitime de se poser ces deux questions.

Car Ponia et les siens ont peur de voir, si la gauche arrive au pouvoir dans deux ans, les travailleurs essayer d'en profiter pour secouer le joug de la bourgeoisie : ils ne veulent pas de l'Italie, ils rêvent de l'Allemagne.

Ils veulent une police omniprésente et toute puissante; ils veulent criminaliser les luttes des travailleurs; ils veulent que les bons citoyens viennent nombreux, le soir à la télé, pour dénoncer spontanément ceux « qui menacent leur sécurité », comme des habitants de Franckfort l'on fait après les manifestations de protestation qui ont suivie la mort d'Ulrike Meinhoff; ils veulent une police, une magistrature et des fonctionnaires épurés; ils se préparent à une chasse aux sorcières contre tout fonctionnaire supposé être de sympathie avec la gauche, contre tous ceux qui refusent de partager leurs projets scélérats.

Il ne faut pas s'étonner si une telle épuration permet en même temps au pouvoir de protéger les siens : fraudeurs fiscaux, auteurs et bénéficiaires de pots de vin, fascistes divers (où donc en est l'enquête sur l'affaire Hazan ?), PDG racketteurs des sociétés pétrolières. Et cela donne la sanction contre le substitut Ceccaldi à Marseilles, première victime d'une liste qui sera sans doute longue.

Ponia et les siens sont dangereux, ils le seront de plus en plus. Pour faire cesser leurs méfaits, pour chasser ces gens là du pouvoir, les travailleurs ne peuvent se contenter des échéances électorales : seule la lutte peut les empêcher de nuire plus longtemps.

21.05 1976

CENTRE DE RECHERCHES SOCIALES ANTI-AUTORITAIRES ARCHIVES

Informations rassemblées à Lyon

CRL

Nº 11 – 3F

été 76

les anarchistes et la violence

Les voilà revenus, les anarchistes, tels qu'on ne les voyait plus que dans les livres. Constatez vous-mêmes, braves gens! L'anarchisme, ce n'est pas seulement quelques idées par lesquelles vous pourriez vous laisse tenter, puisqu'elles parlent de votre vie et d'un autrement qui ne serait pas dans l'au delà ou pour les générations futures. Ce ne sont pas seulement ces gens qui disent tout haut ce que vous pensez bien souvent tout bas. Non, ce sont aussi des bandits à mine patibulaire, des terroristes qui vous guettent à chaque coin de rue! Ce sont ces fous qui se tuent avec leur victime, alors que les gens normaux envoient les autres se faire tuer et profitent de l'existence. Ce sont ces maladroits qui sautent avec leurs bombes (ce qui permet de leur prêter toutes les intentions souhaitées par les tenants de l'ordre établi). Méfiez vous! N'importe quel individu que vous rencontrez est peut être l'un de ces fous et il est nécessaire d'avoir toujours un flic à portée du regard. Méfiez vous d'autant plus que cet anarchiste, vous risquez de le rencontrer un jour dans votre miroir!

Et bien oui! Je me réclame de l'anarchie et je ne crois pas au nom de quoi je renierais ceux qui s'en réclamant comme moi ont pratiqué ou pratiquent encore le terrorisme, voire la reprise individuelle. De la «bande à Bonnot» à l'affaire de la rue des Tables Claudiennes il y a tout une tradition qui fait partie intégrante du mouvement anarchiste. Au même titre que le systéme concentrationnaire est lié indissolublement au marxisme-léninisme. Au même titre que le systéme capitaliste a besoin pour survivre d'exploiter la misére jusqu'à la mort planifiée de ceux qui en sont victimes, de provoquer des massacres appelés guerres.

Mais je demande seulement qu'on mette en balance ces trois modes d'expression de la violence.

Quelle commune mesure peut il y avoir entre l'expression individuelle d'une violence spontanée et la violence institutionnalisée, légalisée, encouragée?

Alors que la seconde fait partie de la logique des choses existantes et qu'elle peut se permettre de faire autant de victimes qu'elle veut puisque celles ci servent au renforcement de l'ordre, la première pose toujours question.

L'anarchisme n'est pas un mouvement pur et dur, intemporel, qui vivrait constament dans un avenir utopique et qui permettrait à ceux qui s'en réclament d'échapper aux désirs et aux pulsions qui sont le lot commun de tous ceux qui vivent aujourd'hui dans une société qui ne leur permet aucune expression.

Le terrorisme se réclamant de l'anarchisme ne présente pas, à mon avis, de différence fondamentale avec l'acte directe visant à la reprise individuelle. Dans les deux cas il s'agit de protestations violentes et individuelles. Au contraire des terroristes «politiques» (Palestiniens, armées rouges etc...) les «terroristes» anarchistes n'ont jamais prétendu parler au nom des masses, ni représenter une quelconque avant garde, mais ils expriment seulement leur révolte, même s'ils pensent parfois que cette expression peut servir de détonateur à l'expression d'autres révoltes. Leur but n'est pas d'intervenir dans le jeu politique pour influencer son déroulement, ils veulent dévoiler ce jeu, le démystifier; ils n'en respectent pas les régles. On peut toujours négocier avec les Palestiniens; ce qu'ils demandent ne modifie pas radicalement le jeu politique; on sait en outre que, sous une forme ou sous une autre, ils accéderont un jour au partage du pouvoir et deviendront des interlocuteurs valables et respectables. Que négocier avec les camarades des GARI, par exemple, qui ne demandent rien mais expriment simplement leur indignation et disent sous cette forme ce qui ne peut l'être autrement. La différence est grande aussi avec la violence d'un groupe comme celui de la bande à Baader (qui ne s'est d'ailleurs jamais réclamé de l'anarchisme) ou des différentes armées rouges qui s'affirment en tant qu'avant gardes révolutionnaires et, bardées de théories et de fusils, prétendent parler au nom du peuple et le guider sur les chemins de la révolution qu'ils connaissent mieux que lui. Le terme même d'armée qu'ils utilisent volontiers montre bien qu'ils se situent sur le terrain même du pouvoir, puisqu'ils utilisent ses armes.

Il est vrai qu'en ce qui concerne la «bande à Baader», ce jugement doit être nuancé, ses membres ayant plus ou moins renoncés à l'aspect militariste qui les caractérisait d'abord. Et puis ils ont forcé le pouvoir à démasquer sa vraie nature et la repression dont ils sont victimes nous rend solidaire d'eux. Il n'en reste pas moins que la structure militaire de ces «armées», les moeurs internes de la plupart d'entre elles nous laissent rêveurs quant à l'avenir qu'elles nous reservent.

L'IDEOLOGIE DE LA VIOLENCE.

Il y a cependant toute une idéologie de la violence qu'il faudrait voir d'un peu plus prés. Les politiciens gauchistes et certains anarchistes ont souvent des arguments de pousse-aux-crimes qui me paraissent éminemment suspects et manipulatoires, surtout lorsqu'il est question de la violence des masses qu'on appelle de tous ses voeux et qu'on présente comme salutaire.

Il est possible qu'en tant que reaction spontanée et viscerale, elle soit inévitable. Qui n'a jamais eu droit à la parole, ou voit celle ci étouffée ou rendue dérisoire, n'a sans doute pas d'autre issue. Le langage est bien souvent l'arme du pouvoir et il n'est pas toujours possible de lui faire exprimer l'indignation et la révolte; cette expression court le risque de devenir une sorte de genre littéraire et d'être digérée par le pouvoir. L'acte, théoriquement, ne court pas ce risque. Il parle de lui même et sa signification est irréductible à une idéologie.

Théoriquement.....En effet, il ne nous est généralement perceptible qu'à travers la présentation qu'en donnent les mass-médias, c'est à dire le pouvoir. Des exemples comme celui des GARI montrent bien que les copains qui utilisent l'action directe courent constamment le risque que leurs actes soient présentés par la télé, les journaux, de telle sorte que, dénaturés, ils apparaissent à ceux chez qui ils devaient éveillés des échos, sur un mode spectaculaire et irréel. De plus, le pouvoir est à tel point intériorisé que chacun d'entre nous a tendance à interpréter et structurer les informations qu'il reçoit d'une façon préétablie.

Ce qu'il faut bien voir, c'est que la violence est un des fondements principaux du systéme capitaliste et étatique. Elle nous est imposée à travers toute notre vie. Violence dans le travail, dans les loisirs, dans notre vie privée, organisée, établie de telle sorte qu'il ne puisse y avoir de communication qui échappe à un schéma inscrit d'avance. A chaque coin de rue, présent physiquement ou moralement, un flic est là qui nous empéche d'exprimer notre révolte, notre joie et notre tristesse. Essayez seulement de chanter dans la rue! La violence, c'est d'abord tout ce qui nous pousse, depuis l'école, à passer inaperçus, à nous conformer à la norme. Ceux qui sont parqués dans les zup et ne peuvent échapper à ces cages que pour celles de l'usine, la subissent totalement. Elle est exercée, dés avant leur naissance, à l'encontre de ceux dont le destin est tracé d'avance et qui ne seront jamais autre chose que manoeuvre ou OS, sauf à échapper à ce destin en plongeant dans ce qu'on appelle la folie. Que tous ceux-ci, à qui leur vie est volée dés avant leur naissance, n'aient d'autre issue qu'une autre violence, préalable indispensable à une reprise en mains de leur vie parait malheureusement évident.

s'oppose fondamentalement à lui et par là, serait bien plus dangereuse; je pense par exemple à la dérision; lancer des cailloux aprés des flics, de toute façon mieux armés que soi ne fait que renforcer leur pouvoir et le justifier, alors qu'il y aurait peut être des moyens de ridiculiser celui ci ou de le rendre inutilisable.

L'ordre établi est basé sur la violence; il est tellement entré dans nos têtes qu'il n'en sortira pas tout seul. Il est sans doute illusoire d'imaginer que ceux qui en profitent se laisseront déposséder de leur pouvoir sans utiliser la force, à laquelle il faudra bien opposer la violence. Il n'en reste pas moins que tout ce qui va dans le sens de la violence va, en définitive, dans le sens de l'ordre ancien et risque de lui permettre de renaitre à travers des événements révolutionnaires. «Le Peuple en Armes» lorsque la question se pose ça ne se discute pas, on est dedans, ou on est de l'autre côté, du côté de la violence premiére. Lorsque c'est un slogan, comme tous les slogans c'est de la manipulation et l'exercice d'un pouvoir. Moins on aura recours à la violence, plus son utilisation sera éphémère et inorganisée, répondant à une nécessité ponctuelle, moins le pouvoir aura de chance de rétablir son emprise sous une forme ou sous une autre.

Ce qui l'est moins, c'est l'attitude de «militants» qui la prônent comme instrument révolutionnaire. Faire le choix de la violence est l'expression de la révolte d'un invidu qui se pose ainsi contre un ordre destructeur. Et il est des circonstances où on n'a pas le choix, c'est celà ou la mort. Mais déclarer la violence nécessaire, pousser les «masses» ou les «travailleurs» à aller se faire casser la gueule s'inscrit au contraire parfaitement dans cet ordre et ne remet nullement en cause le pouvoir qui le fonde. Il me semblerait plus judicieux de tenter de saper celui ci avec une arme qui

Ce qui précéde était déja écrit lorsque nous avons appris l'assassinat du PDG du Crédit Lyonnais par Jean Bilski et le suicide de celui ci. A ce sujet, il nous faut prendre clairement position.

Ce geste est évidemment inefficace Un PDG est remplacé par un autre, qui risque même d'être pire. Il est également dangereux puisqu'il va être le prétexte au lancement d'une campagne histérique anti-anarchiste et qu'il risque de nuire au travail patient de nombreux militants qui, d'une façon non spectaculaire essaient de changer les choses.

Ceci étant dit, nous sommes evidemment solidaires du geste de Jean Bilski, du desespoir et de la révolte qu'ils traduisent. Entre l'honnête PDG qui, honnêtement, est le complice des meurtres quotidiens perpétués pas sa banque et par l'Etat, et son assassin, anarchiste, et pourquoi pas, fou, nous n'hésitons pas à dire à qui vont nos sympathies.

Le geste de Jean Bilski entre tellement peu dans les schémas politiciens, il pose tellement de questions, il dérange tellement un jeu policé que le pouvoir a lancé sur l'affaire ses psychacals. Reniflant le cadavre ceux ci n'ont pas manqué d'y découvrir des éléments interessants: une enfance perurbée, une mère rejetante. Rassurez vous, braves gens, vous n'êtes pas Jean Bilski! c'était un déséquilibré.

Si c'est être déséquilibré que de ne pas supporter l'insupportable, nous revendiquons hautement qu'on nous dise tels. Et nous dénions à quiconque le droit de réduire l'acte d'un homme à une explication causale et psychologisante.

De toutes nos forces, nous souhaitons que tous les Jean Bilski trouvent, avec nous, d'autres moyens d'attaquer la pourriture actuelle.

Mais nous refusons à la Fédération Anarchiste le droit d'accorder ou de refuser la qualité d'anarchiste. Agissant ainsi, elle se situe sur le même plan qu'une association de commerçants délivrant un label de qualité, et, dans son souci d'apparaitre comme une organisation respectable et sérieuse, se révéle totalement irresponsable.

IRL ET L'IDEE D'UN JOURNAL REGIONAL.

Au cours de la seconde réunion «régionale» tenue à Lyon le 8 mai une commission a discuté d'IRL et de l'idée de faire un journal régional. Etaient présents des copains de Bourgoin, de Grenoble et de Lyon.

-Sur le principe de transformer IRL en journal régional les gens d'IRL présents à cette réunion ont redit leur accord. Dés le départ IRL s'est voulu le moyen d'expression du courant anti-autoritaire et non la revue d'un groupe lyonnais réuni autour d'une plate-forme politique (même trés large, même «synthésiste».)

-Tout le monde par ailleur étaient d'accord pour constater les avantages de l'élargissement du journal aux autres villes de la région: amélioration du contenu du journal - fréquence de parution plus grande.....

MAIS IL Y A DE NOMBREUSES DIFFICULTES.

1) Le titre: IRL commence à être connu et il n'est sans doute pas souhaitable de recommencer à zéro avec un nouveau titre. La difficulté peut cependant être résolue en modifiant la forme du titre.

2) la fabrication: c'est plus embêtant. Le journal exige un travail militant important (compo, montage etc...) accroitre son rythme de parutionn'est ce pas accroitre le boulot du groupe de Lyon qui a déja du mal à faire face au rythme actuel? La commission a commencé de voir comment ce problème pourrait être résolu. Il existe par exemple à Grenoble un groupe disposant d'une composphére, une partie du journal pourrait être composée dans cette ville; le montage pourrait être réalisé un week end dans une ville différente.

3) La censure: c'est le plus gros problème. Tout le monde était d'accord pour dire qu'un journal prétendant être lu en dehors du cercle étroit des «initiés» éxigeait une censure, un choix des articles, de leur présentation,le maintien d'un équilibre dans le style des articles, les sujets abordés..... qui doit faire ce choix? et comment?

Pour le moment c'est bien sûr le groupe de Lyon qui dispose de ce grand pouvoir. Il l'exerce d'ailleurs de façon difficile et sans que les choses soient toujours trés claires. Un journal régional multipliera les difficultés. Il supposera une organisation aussi importante que celle de la fabrication. Il supposera sutout que dans les différentes villes les gens s'occupant de ce journal, se connaissent bien, aient des affinités réelles....ça prend du temps.

D'où la conclusion générale de la commission, ne pas se presser pour prendre des décisions formelles, par contre engager dés maintenant une collaboration entre ville, pour la diffusion, pour les articles et pour la fabrication. Pour ce numéro Bourgoin et Grenoble ont passé des articles, les rencontre régionales devraient permettre de poursuivre la discussion et de se connaitre mieux. Pendant cette période de «transition» les gens de Lyon se garderont - pour eux tous seuls - les délices de l'exercice du pouvoir de censure en attendant de les partager avec d'autres.

Les copains d'IRL présents à la commission ont signalé qu'ils ne pouvaient pas parler au nom des copains absents et que la réunion suivante du journal discuterait de ce qui s'était dit dans la commission.

A cette réunion plusieurs personnes ont insisté sur les difficultés de la mise en place d'un journal régional, le journal tel qu'il est fonctionne déja trés mal, et sur le seul plan de Lyon les liaisons sont souvent trés mauvaises, qu'est ce que ce sera s'ilfaut se concerter entre quatre ou cinq villes?

Par ailleur pourquoi la formule de petits journaux locaux ne serait elle pas préférable à la création d'un «grand» journal régional?

La discussion reste ouverte. Et il serait trés utile de la reprendre à la rencontre de Grenoble le 12 juin, avec tous ceux que ça interesse.

ISSN. 0336-4488

UNION OUVRIERE

pour l'abolition de l'esclavage salarié !

ARCHIVES

Mensuel N° 18 *Du 15 juin au 15 juillet 1976* *Dans les kiosques 1 F.*

R.F.A. :

CENTRE DE RECHERCHES
SOCIALES
ANTI-AUTORITAIRES

Le cauchemar climatisé

L'étendue de la répression ouverte (ou discrète) à l'œuvre en R.F.A. depuis quelques années ne témoigne pas de la « remontée du fascisme », comme se plaisent à le répéter les gauchistes à la cervelle arriérée, mais préfigure l'Etat de demain, l'Etat de la domination de plus en plus réelle du capital, un Etat qui n'a plus d'illusion sur l'éternité de son existence mais entretient cette illusion, et combine à la fois pour sa défense l'emploi de la réforme sociale et du traitement anesthésique à grande échelle. L'Allemagne est aujourd'hui comme un laboratoire européen de cette vaste entreprise de destruction de l'être générique et ses résultats seront appliqués partout où la faiblesse de la résistance ouvrière le permettra.

Si le capital tolère, encourage même par la publicité qu'il en fait, et intègre allègrement les mouvements de contestation parcellisés et pacifistes (écologie, lutte des femmes...) il ne peut tolérer la mise en cause violente de son pouvoir, ni la publicité de la subversion. Aussi toute son entreprise tend à isoler les éléments « incontrôlables » ; à les isoler physiquement, socialement et idéologiquement du reste de la population par les moyens les plus perfectionnés.

Le traitement est d'abord préventif : il consiste en la surveillance de plus en plus étroite des individus. La mise en fiche policière généralisée est de plus en plus assurée par des services « spéciaux » ; services secrets agissant de plus en plus en force indépendante, celle de leur propre logique, le contre-espionnage devenant espionnage de « l'ennemi intérieur ».

L'Etat du capitalisme cybernétique met en fiches toute la population dans des centres jalousement gardés, gigantesques ordinateurs du répertoire socio-politique des individus atomisés. (Une enquête sur la C.I.A. révélait qu'elle avait fiché ces dernières années jusqu'à 300 000 homosexuels aux U.S.A. !)

Après la détection, vient l'arrestation des délinquants politiques. Là, la répression s'accompagne d'une mise en spectacle qui la fait vivre en tant que scénario filmé avec suspense et mise en vedette de l'accusé-terroriste (des aventures du fameux Carlos, nouvel Arsène Lupin de la subversion, aux caméras suivant le procès Baader pour toute l'Allemagne).

La collaboration des citoyens à l'entreprise menée contre la subversion est obtenue par leur transformation en spectateurs actifs (voir l'émission allemande de TV « XY » visant à faire du spectateur un détective ou un indicateur au service de la police) : l'aliéné doit collaborer au maintien de son aliénation.

Cette collaboration est encore appelée par l'isolement idéologique des « subversifs » que l'Etat s'efforce de priver de toute complicité morale dans la population. L'outil de cet isolement c'est les mass-média, dictatures sur la pensée : presse et télévision. L'unanimité de la presse est réalisée de fait par sa concentration en immenses monopoles (Hearst aux U.S.A. : Springer en Allemagne, etc.). La manipulation

(Suite page 6)

Un tract de Barcelone :

Les commissions ouvrières contre les travailleurs

La grève de la métallurgie de la province de Barcelone s'inscrit dans le vaste mouvement de grèves que la crise économique, politique et sociale qui ronge le capitalisme espagnol a provoqué en début d'année dans les régions les plus diverses du pays, et dans toutes les branches d'activité, et qui, pour les seuls mois de février et de mars, a entraîné une perte totale de cinquante millions d'heures de travail.

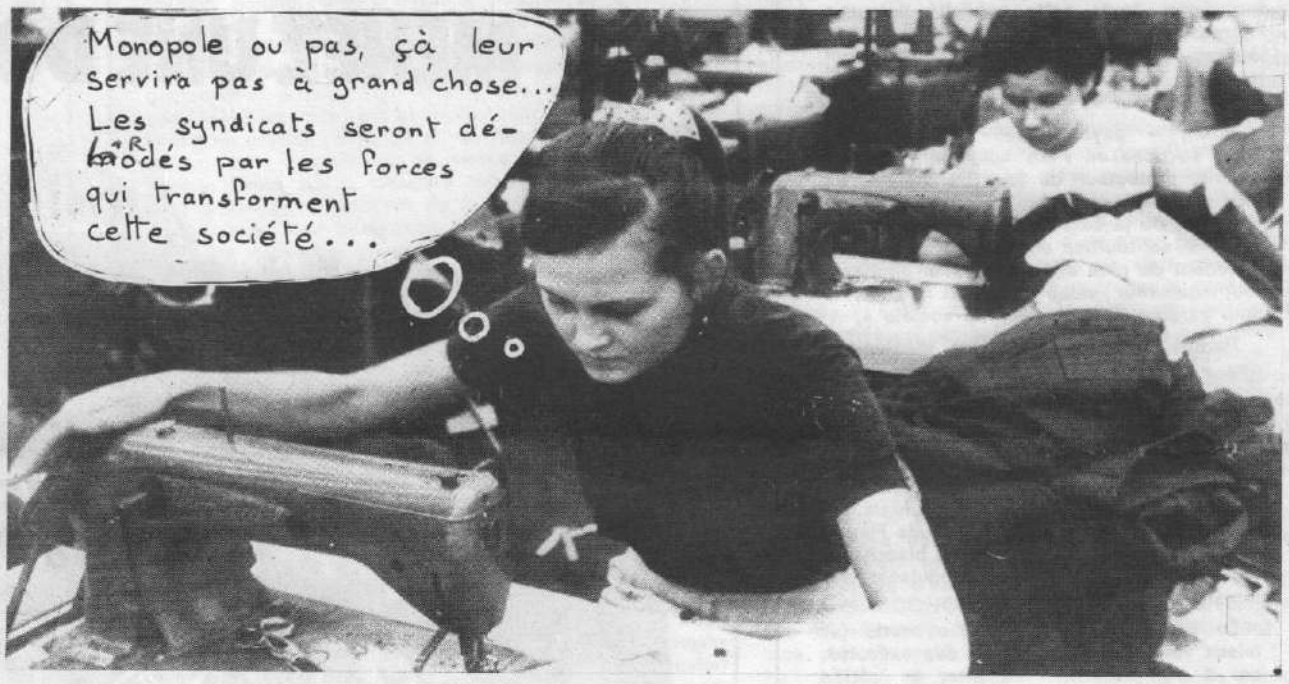
Dans notre province, depuis le début de l'année, le mouvement a été ininterrompu; constamment, tant dans le centre que dans les quartiers périphériques de Barcelone et de nombreuses autres villes, des groupes d'ouvriers en grève ont fait leur apparition.

Les banques, le bâtiment, le textile, la voierie, l'enseignement, la métallurgie, etc. se sont mis en grève et ont développé leur lutte tant bien que mal. Parallèles à ces grèves sectorielles, s'en sont produit d'autres comme celles de la métallurgie de Terrassa ou comme la grève générale du Baix-Llobregat, ainsi que d'autres particulières à des entreprises et dont les traits les plus significatifs ont été la durée et la fermeté : FAEMA (durs affrontements, nombreux emprisonnements), INGRA (presque 4 mois de grève), HARRY-WALKER, MELER (4 mois), ALCHEMICA, BULTACO (40 jours, ils continuent), etc. Nous devons signaler aussi les grèves d'entreprises qui ont affecté toutes les succursales du pays ou une grande partie d'entre elles : Téléphones, Postes, Roca, Michelin, etc., ainsi que les grèves par branches d'industries qui se sont développées dans toute l'Espagne comme celles des transports du bâtiment, des banques, de l'enseignement, etc.

Dans ce contexte, la grève de la métallurgie prévue à Barcelone et en province, et qui devait affecter plus de 340 000 ouvriers, ne pouvait que préoccuper toutes les forces de l'ordre, tant celles de l'entreprise que celles du gouvernement, de l'opposition, etc. On pouvait palper la peur qu'elle leur inspirait.

Les patrons et le gouvernement essayèrent de l'empêcher, dictant

(Suite page 6)



M. Fourcade s'est enfin, déclaré hostile à la suppression du « monopole syndical » au premier tour des élections professionnelles. Il faut, a-t-il dit en substance, discuter avec des gens responsables. Si on supprimait le monopole, on verserait dans un style à la chinoise. Le risque serait d'autre part, très grand de voir dans quelques années les actuels syndicats débordés par les mouvements qui veulent la destruction de notre société.

« Le Monde » (15 mai 1976).

révolutionner le monde de ceux qui veulent révolutionner le monde

TROUVE DANS LA RUE A ANGOULEME :

L'honneur perdu de Jean Bilski

« Après toutes les réponses à contre-temps, et la jeunesse qui se fait vieille, la nuit retombe de bien haut. »

Dans ce monde qui ne vit que d'illusions entretenues par le secret public, chaque acte ou chaque événement est dissimulé sous le halo de brume de la raison économique qui masque la réalité.

Alors que meurent chaque jour des hommes qui n'ont jamais vécus, les professionnels de l'illusion s'étonnent encore qu'un jeune homme ait pu refuser avec violence le lot de misère que la survie lui ménageait. La réalisation d'un acte poétique apparait à leurs yeux inexplicable dans son éblouissante évidence.

Un scribe accroupi devant la marchandise qui lui permet de débiter quotidiennement des âneries sur les ondes radiophoniques a déclaré : « Cet acte gratuit nous échappe ». Il est vrai que ce qui est gratuit — et surtout le crime — ne peut qu'échapper à l'entendement de ces ronds de cuir de l'information - marchandise.

Ce qui ne passe pas au crible de la rationalité économique est du domaine de l'utopie... Car s'il est évident pour tout le monde qu'un cadre quadragénaire tire à la carabine sur ses voisins le jour où il découvre l'ampleur de sa propre misère, il n'est pas encore clair pour ces pisse-copie qu'un jeune homme puisse tirer le premier sur ce qui représente pour lui la question sociale.

En frappant un représentant de l'économie, Bilski a déjà fait progresser la conscience; mais pas plus que la mort d'un dirigeant politique ne signifie la destruction de l'Etat, la mort d'un banquier ne signifie la fin de l'économie.

Bilski n'a fait que jeter avec rage sa vie perdue au visage du vieux-monde.

> **REVOLTES ENCORE UN EFFORT ET VOUS SEREZ DES REVOLUTIONNAIRES. Le sang des banquiers ne suffit pas à étancher notre soif, c'est l'économie qu'il faut saigner à blanc, c'est le vieux monde qu'il faut abattre.**

...Nous ne connaissons pas d'autre beauté, d'autre fête que celle qui détruit l'abus des banalités quotidiennes et des sentiments truqués. « Le criminel rompt la monotonie et la sureté quotidienne banale de la vie bourgeoise. » (Marx.)

Les délits ne nous importent pas si ce n'est celui qui les contient tous, l'insurrection. C'est cette fête qui conti ent l'unique sérieux.

DES PROLETAIRES.

« La classe révolutionnaire ne se propose rien qu'elle ne puisse realiser. Encore faut-il qu'elle se le propose »

1 La proposition de Marx : « Une formation sociale (1) ne disparait jamais avant que n'aient été développées toutes LES FORCES PRODUCTIVES qu'elle est capable de contenir, et les CONDITIONS DE PRODUCTION SUPERIEURES ne s'instaurent jamais avant que leurs possibilités d'existence ne soient écloses au sein de la vieille société », ne signifie nullement qu'une fois ces conditions réalisées la formation sociale en question s'effondre catastrophiquement et irrémédiablement. Une telle interprétation reposerait (et elle repose pour beaucoup) sur la croyance qu'il existe pour le développement historique des lois objectives qui ont le même caractère que les lois naturelles et ramène conséquemment le processus historique à un DETERMINISME ECONOMIQUE qui n'est pas sans rappeler le FINALISME religieux.

2 Le mouvement du capital loin d'être impulsé par le seul mécanisme des lois objectives du développement économique, EST MOUVEMENT DETERMINE PAR LA LUTTE DES CLASSES. Et c'est ce continuel mouvement de fluctuation du rapport des forces sociales en présence qui détermine CONCRETEMENT les diverses figures que l'EDIFICE SOCIAL emprunte, ainsi que les caractères des combattants eux-mêmes. C'est ainsi qu'il faut saisir COMME UN SEUL ET MEME MOUVEMENT, dans son unité contradictoire, le mouvement qui, impulsé par les forces de sa subversion, tend à sa négation et celui des forces de sa conservation, qui, de restructuration en restructuration, tendent à le maintenir en vie-ce qu'atteste jusqu'à présent l'histoire de la lutte des classes, puisque toute rupture dans la marche du capital ne s'est avérée être que le point de départ de la restructuration de celui-ci.

Pour la classe prolétaire, la restructuration du capital a toujours signifié son écrasement, soit par élimination physique et militaire, soit par embrigadement aux fins de « l'intérêt national », « démocratique », ou autre et dans tous les cas, sa DOMESTICATION toujours plus accomplie (intégration des syndicats ,des partis sociaux - démocrates, des partis communistes, des gauchistes, des groupes autogestionnaires). Pour la classe des entrepreneurs capitalistes, une conscience toujours plus aiguë et des talents toujours plus affirmés dans l'art de gouverner... y compris au prix d'affrontements titanesques entre ses différentes fractions.

Ce mouvement RESTRUCTURATION/NEGATION, qui jusqu'à présent est toujours allé dans le sens d'une domination toujours plus accomplie du capital sur tous les aspects de la vie des hommes, ne laisse aucune place au concept métaphysique de DECADENCE. En effet, loin d'assister à un arrêt du développement des forces productives (au sens large), à une dissolution de l'emprise du capital sur la société, c'est au contraire à une pénétration toujours plus réelle et inhumaine du capital au sein des rapports sociaux qui règlent le monde de la survie généralisée que l'on a pu assister.

3 L'origine du concept de décadence est à rechercher dans l'intelligence que pouvaient avoir les théoriciens sociaux - démocrates de la 2e et de la 3e Internationale, du MOUVEMENT MEME DU CAPITAL. Reprenant unilatéralement certains propos de Marx, l'effondrement du mode de production capitaliste a pour eux l'INELUCTABILITE DES CATASTROPHES NATURELLES. Scientistes plus que dialecticiens, les sociaux-démocrates posent des affirmations scientistes : la société bourgeoise ne peut manquer de donner naissance au communisme, de même que la société féodale donna immanquablement naissance à la société bourgeoise. Cette vision idéaliste téléologique d'un avenir de l'humanité indépendant de la volonté humaine, allait de pair avec une intégration pratique à l'ordre existant. Pour les éléments qui rompent avec cette intégration, au sein même de la social-démocratie — Luxembourg ou Lénine — cette croyance n'en demeure pas moins, mais étayée, chez R. Luxembourg, par exemple, par l'affirmation théorique que le capital est incapable de se valoriser une fois atteint un certain seuil de son développement (2), l'accumulation toujours plus élargie qui préside à sa reproduction devenant un jour impossible (3).

4 Cette limite est directement liée au fait que tous vivent encore la période de domination formelle du Capital (expansion géographique ESSENTIELLEMENT).

En outre, loin d'assister après les années 20 à un blocage de l'écoulement de la production après la totale colonisation de la planète, il s'avère que la réalisation du produit global se poursuit bon train. Seulement il se poursuit aujourd'hui par la création d'une consommation artificielle et forcée, passant par la diffusion effrénée d'armements autant que par le développement monstrueux de besoins fictifs dans la masse de la population mondiale, et dont le crédit, les commandes d'Etat et la publicité — entre autres — sont les instruments efficaces et contraignants.

Sur ce terrain, rien ne saurait dire si de nouveaux moyens de faire consommer par force une production inutile à la satisfaction des besoins simplement humains peuvent avoir une limite.

Le stade de domination formelle est, en outre, celui où le Capital règne en maitre essentiellement dans le domaine de la PRODUCTION ; il n'a pas pénétré toute la vie quotidienne comme il l'a fait depuis lors. Aussi la révolution se ramène-t-elle encore pour le vieux mouvement ouvrier à LA REVOLUTION DANS LA PRODUCTION, à la fin de l'ANARCHIE qui régit le monde de l'ECONOMIE, par la prise du pouvoir POLITIQUE et l'expropriation de la bourgeoisie privée.

5 Cette vision de l'ensemble du mouvement ouvrier peut être qualifiée globalement d'ECONOMISTE, en ce sens que l'importance qu'elle accorde à la lutte des classes (AUX RAPPORTS COMPLEXES ENTRE LES HOMMES) l'enferme toujours à la manière sociologiste dans les déterminations unilatérales d'une maigre théorie de la production « pure ».

La lutte des classes ne peut pourtant être circonscrite au monde de l'ECONOMIE comme le voit le vieux mouvement prolétarien : lutte pour le paiement du travail nécessaire (salaire) devenant un simple facteur dont doit tenir compte la classe exploiteuse dans le calcul de son taux de profit, prolétaires « faisant la révolution » poussés par la faim... et le chômage, effondrement ECONOMIQUE du Capital faisant enfin surgir la révolution...

La réalité moderne du Capital — et les expressions modernes de sa subversion — écartent désormais ces limites. Il apparait dans la réalité que le mouvement de dévalorisation du capital augmente de façon monstrueuse sa soif de plus-value, et que la satisfaction concrète de ce désir provoque une dévalorisation de tout l'ETRE HUMAIN, SI INSUPPORTABLE QU'ELLE PEUT ENFIN ETRE RESSENTIE DE FAÇON NON ALIENEE, comme telle, par une frange de plus en plus large d'individus. Les remèdes ne sont plus dans la gestion de l'économie et la PLANIFICATION DU TRAVAIL par un quelconque pouvoir séparé de façon quelconque des créateurs eux-mêmes, ou dans la PRISE DU POUVOIR POLITIQUE — POLITIQUE EN TANT QUE PARTICIPANT DE LA SEPARATION SEMPITERNELLE DES SPHERES DE LA VIE, AUX FINS DE LA REPRODUCTION DE LA MEME VIE GLOBALEMENT ALIENEE.

Mais sur le terrain de l'économie on posait alors les sources uniques de l'éclatement révolutionnaire, sur le terrain de L'ECONOMIE on posait seulement la nouvelle organisation de la vie.

6 Il s'agit ici d'éclairer enfin à la lumière de l'heure ce qui délibérément ou non resta sous le boisseau : LE PROCESSUS MEME PAR LEQUEL LES HOMMES FONT LA REVOLUTION ET NON PAS L'ATTENDENT.

Forcément cependant, toute théorie de la subversion repose sur des fondements économiques : les mécanismes fondamentaux du mode de production capitaliste — à travers crises contingentes, luttes des classes et intégration permanente du « venin qu'on (leur) jette à la face » — ont produit cette situation MODERNE où les « forces productives se présentent comme complètement détachées des individus, comme un monde à part, à côté des individus », et où « on voit se dresser contre les forces productives la majorité des individus, dont les forces se sont détachées, qui sont, de ce fait, frustrés du contenu réel de leur vie et sont devenus des individus abstraits ; mais qui, du même coup, sont mis en état de rentrer en rapport les uns avec les autres en tant qu'individus » (4).

Affirmer avec clarté les fondations que lègue le monde de la production capitaliste pour la transformation de la vie des hommes, ce n'est pas encore dire COMMENT l'humanité prolétarisée brisera son joug et parviendra à la conscience théorico-pratique des tâches qui sont les siennes. En tout cas, il ne s'agit pas de dire que les automatismes économiques — mais ceux-là, justement, ne sont-ils pas mis en marche et gérés par les hommes, et non des entités métaphysiques indépendantes des hommes en général, des classes en particulier ? — des lois planant au-dessus des rapports sociaux, pousseront le prolétariat à la bataille finale, le prendront en quelque sorte par la main pour le mener à « la victoire ». Il s'agit, en fait, du contraire : savoir comment les hommes — la classe révolutionnaire — écraseront ce qu'ils prennent jusqu'alors pour des lois naturelles les dominant : le Capital et le Travail salarié.

Penser le contraire, c'est vider purement et simplement la lutte des classes de la scène de l'histoire (5).

Il ne peut en être question, pas plus qu'il ne peut être question d'expulser les POSSIBILITES de REALISATIONS ECONOMIQUES tenant au développement des forces productives. Il y a rapport dialectique entre tous ces éléments.

7 Affirmer qu'il y a action réciproque entre infrastructure et superstructure ce n'est pas encore expliciter le rapport exact entre ces deux éléments, leur LIEN ORGANIQUE et le rôle de chacun d'eux, leur réunion formant une totalité dialectique : l'EDIFICE SOCIAL.

C'est se contenter d'expliquer, comme le faisait remarquer K. KORSCH avec humour, les mœurs du peu-

(Suite page 4)

Jean Bilski

LE TRAVAIL MÈNE A TOUT A CONDITION D'EN SORTIR

Petite Bibliothèque en mal d'évasion

IRE SÉRIE - VOLUME IV

Le vendredi 14 mai 1976 reste inscrit dans la mémoire de tous les anciens élèves de l'école Arago, à Auch, qui avaient croisé sous le préau le jeune garçon qui défraya la chronique ce matin-là. Jean Bilski était monté à Paris, nouveau Rastignac, pour remédier à une angoisse existentielle. Après une jeunesse mouvementée, il choisit l'acte suréaliste le plus simple en allant attendre Jacques Chaine, un haut fonctionnaire, président-directeur général du Crédit lyonnais, devant le siège de la banque du boulevard des Italiens, pour tirer sur lui à trois reprises avant de retourner l'arme contre lui.

Ce geste à la Vaché a été interprété comme bien l'on pense par les journalistes stipendiés – si nous osons risquer ce pléonasme –, relayant le ministre flic prince Poniatowski qui hurlait déjà au « complot anarchiste », vieille antienne. Il se trouva qu'un an auparavant Jean Bilski avait passé des aveux complet auprès d'Antoine Lefébure, journaliste au quotidien *Libération*, connu pour ses sympathies maoïstes. Trois jours après l'entretien, publié les 19 et 20 mai 1976, que nous retranscrivons ici (en modernisant à peine l'orthographe), Jean Bilski était revenu voir inopinément le journaliste pour lui confier : « Tout ce que je t'ai raconté sur l'enlèvement, cela ne tient plus : les armuriers à Paris sont des cons, je n'ai pas eu l'arme que je voulais, et puis j'ai une rage de dents. Je crois que je vais simplement me tirer une balle dans la tête. »

Mince d'une épitaphe !

ANTOINE LEFÉBURE *(journaliste à* Libération*).* – *On pourrait peut-être commencer chronologiquement. Qu'est-ce que tu faisais quand tu étais gosse ?*

JEAN BILSKI. – J'ai été élevé par mes grands-parents jusqu'à onze ans. Après, ma mère m'a repris, elle s'était remariée avec un mec. Ça a été le bordel, parce que c'était un mec complètement barge, mystique complètement, c'était l'hindouisme, tous les trucs de sorcellerie, l'astrologie en particulier. Moi, je suis gaucher, il m'obligeait à faire des pages et des pages d'écriture de la main droite, à faire du yoga tous les matins, des trucs comme ça. J'avais tout le temps envie de me barrer. Au bout d'un an, je suis parti deux heures faire du stop, comme ça, mais comme il faisait froid, je suis rentré. Plus tard, à seize ans, j'ai fugué.

Tu allais au lycée ?

J'allais au lycée mais je ne branlais rien. J'étais assez doué, toujours dans les cinq premiers. Je rendais mes devoirs pour avoir des ronds, des trucs comme ça. On avait un pion bonnard, qui partait baiser la nénette à côté, alors nous, on partait faire des casses alentour, à deux ou trois : c'était à Saint-Aygulf, entre Saint-Raphaël et Sainte-Maxime, il y avait pas mal de villas inhabitées. Au printemps, on faisait des casses, on ramassait des bouquins, on se pintait la gueule. Je suis resté dans ce lycée jusqu'à la troisième, ensuite je suis resté trois mois dans un lycée technique, d'où on a fugué à deux ou trois. Nous avons été repris, je ne sais combien de temps après, et ils nous ont mis dans un truc de l'Assistance publique à Draguignan. Là, j'ai de nouveau fugué et ils m'ont mis dans un lycée de Draguignan, où je suis resté un mois. J'étais en seconde à cette époque, au lycée technique.

BILSKI Jean (chez M. Mailhe)
65 A Bd. Staline
83500 La Seyne/mer

Toulon le 17-1-76

Salut.

Je suis vachement content, les maos sont arrivés a peu près aux mêmes conclusion que moi, fini le parti centralisé etc--

A part ça je remplis des tonnes de papier pour le chômage ASSEDIC & compagnie, c'est moins marrant.

Je suis en train d'écouter Richie Havens.

Je passerai peut-être vers pâques parce que je dois aller chercher la bagnole chez mes grands parents

Ciao

Jean

La Ciotat. le. 8 (3.74)

Salut.

Je suis à la Ciotat (40 bornes de Toulon)
8 rue Neiffren (chez Polzin et Lallem), j'ai
été embauché aux Chantiers (là où ils font les
pétroliers), élève soudeur, OP1 dans 4 mois OP2 dans 1an
OP3 dans 2 ans et chef dans 5. Des kilomètres
de tôle rouillée. Demain ils vont nous montrer
le lancement d'un cargo pour nous montrer
que c'est un peu à nous, la grande famille des
CNC, on va rigoler.
Ci joint un article de "Libération" (d'un lecteur)
que je trouve connard. C'est comme ça que
ça s'est passé à Toulon. (Trotskystes voulant
porter une motion au vice-consulat etc...)

On ne veut pas de l'autoroute B52 Aubagne-Toulon
donc 3 engins on été dynamités, 90 briques de
dégats, ce n'est qu'un début.

Jean